

12770

BOEING-BOEING

de

CAMOLETTI Marc

F.N.C.D.
Bibliothèque

Act 30 : Mercredi

12770 E

Chez Bernard. Un grand living-room.

Au premier plan jardin, une petite table basse avec une grosse mappemonde et le livre des fuseaux horaires. Au deuxième plan jardin, la porte de la chambre de Bernard. Au troisième plan jardin, un secrétaire, ouvert, avec une lampe, une pendulette portative, verres, bouteilles (scotch et cognac), papiers en vrac et le téléphone. Au-dessus du secrétaire, une glace. Au quatrième plan jardin, la porte de la salle à manger.

Un praticable de deux ou trois marches, parallèle à la rampe. Sur le praticable, premier plan jardin, la porte de la cuisine. Au centre du praticable, porte à double battant, qui donne sur l'entrée de l'appartement. En face de la porte de la cuisine, et toujours sur le praticable, la porte de la salle de bains. L'ensemble, du praticable et des trois portes qui y sont, forme une espèce de grande niche servant de fond au living-room. La plate-forme du praticable est assez large pour que l'on puisse y faire évoluer les acteurs. Deux appliques électriques, en face l'une de l'autre de chaque côté des portes cuisine et salle de bains. Au premier plan cour, la porte de la chambre « d'ami ». Au deuxième plan, un lampadaire. Au troisième plan, la porte de la chambre, dite « sur la cour ».

Côté cour, au « théâtre » un grand fauteuil. Une table basse à côté. Devant la porte premier plan cour, et à côté de la table, une chaise. Une chaise devant le secrétaire.

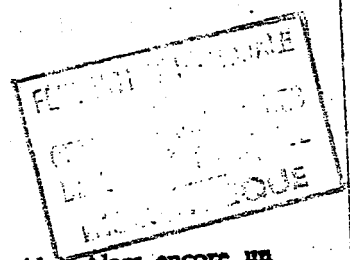
Tableaux, fleurs. Pas de fenêtre.

Au premier acte, ambiance jour, plein feu.

Au deux et au trois, toutes les lampes allumées, et plein feu. Le fil du téléphone part du pied du secrétaire et est assez long pour que l'on puisse amener l'appareil jusque sur la table, premier plan cour.

acte

1



Bernard (en robe de chambre) et Janet (en jupe et blouse) sont en train de prendre leur petit déjeuner sur la table face cour.

JANET. Tu crois, Bernard darling, que j'ai le temps de remanger un yogourth ?

BERNARD, regardant sa montre. Mais oui, mon chéri... sûrement, en t'y dépêchant ! (Appelant après s'être levé, et ouvrant la porte fond jardin.) Berthe !...

JANET. J'adore le yogourth au petit déjeuner. Pas toi ? (Elle se fait des tartines.)

BERNARD. Pas spécialement, non !

JANET. Tu verras, Bernard darling, que tu y viendras, à la cuisine américaine et aux régimes diététiques qui font une peau jolie.

BERNARD. C'est le contraire !

JANET. Comment, le contraire ? Ça fait une peau vilaine ?

BERNARD. Mais non. Le contraire. Je veux dire : on dit : « une jolie peau », pas « une peau jolie ».

JANET. Ah ! oui ? Pourquoi ?

BERNARD. Je n'en sais rien. C'est comme ça !

BERTHE, entrant. Monsieur m'a appelée ?

BERNARD. Oui. Vous apporterez un autre yaourth pour Mlle Janet.

BERTHE. Et aussi d'autres cornichons pour tremper dedans ?

JANET. Non. Des cornichons, il y en a encore.

BERTHE. Ah ! oui ! Ça ! Et plus qu'on ne croit !... Enfin, chacun vit comme il l'entend. Je ne suis pas là pour réformer le monde.

BERNARD. Mais oui, on le sait... et heureusement ! Allez !

BERTHE. Bon. (Prenant le pot vide.) Alors encore un pot comme ça ?

JANET. Oui, Bertie.

BERTHE. Mais vous allez vous rendre malade à manger ça !

JANET. Au contraire. Ça maintient en forme.

BERNARD. Ah ! Et puis, on vous demande deux yaourths pour le petit déjeuner, donnez-les sans discuter. Ce n'est pas vous qui les mangez, alors !...

BERTHE. Heureusement !

BERNARD. Bon ! Et dépêchez-vous ! Mademoiselle est pressée !

JANET. Oui, Bertie, sans ça je vais rater mon avion.

BERTHE. On y va, on y va. Mais ce n'est pas une vie facile pour une bonne, ici !

BERNARD. Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

BERTHE. Rien..., rien... (Elle sort, cuisine.)

JANET. Elle est toujours de mauvaise humeur.

BERNARD. Oui, tu le sais !

JANET. C'est ennuyeux.

BERNARD. Oh ! non, c'est son caractère. Il ne faut pas y faire attention. Elle est comme ça.

JANET. Nous devrions la renvoyer, Bernard darling.

BERNARD. Mais non ! Pourquoi ?

JANET. J'ai l'impression qu'elle ne m'aime pas.

BERNARD. Mais si, mais si. Seulement elle est toujours étonnée de ce que tu manges, voilà tout. (Janet lui tend une cuillère de yaourth.) Non, non merci.

JANET, en continuant de déjeuner. Quelle heure est-il, chéri ?

BERNARD. Moins vingt-quatre.

JANET. Alors ça ira... tout juste. Quand je suis avec toi, je ne vois pas passer le temps.

BERNARD. C'est gentil, ça.

JANET. Tu es sage quand je ne suis pas là?

BERNARD. Moi? Oh! là-là! Et comment!

JANET. Très, très sage?

BERNARD. Très, très sage!

BERTHE, *entrant*. Voilà le laitage de Mademoiselle.

JANET. Merci, Bertie.

BERTHE. Ça sera tout?

BERNARD. Non. Vous me redonnerez du café et de la limonade pour Mademoiselle.

JANET. Non, merci, chéri. J'ai assez bu.

BERTHE. Encore une chance! *(Elle sort.)*

JANET. Elle n'est vraiment pas très aimable. —

BERNARD. Mais non.

JANET. Si, je t'assure. Quand j'arrive, elle paraît toujours affolée. Quand je suis là, elle se calme un peu, et puis, quand je vais partir, elle devient désagréable.

BERNARD. Eh bien! c'est parce qu'elle est triste que tu partes!

JANET. Parce que je suis ta fiancée?

BERNARD. Oui!

JANET. Ah! Il est bien certain que si j'étais tout le temps là, ça serait différent, n'est-ce pas, Bernard darling?

BERNARD. Ah ça! Tout à fait différent! Le jour et la nuit!

JANET, *elle se lève et l'embrasse*. Quelle heure est-il, chéri?

BERNARD. Moins le quart.

JANET. Il faut vite que je m'habille, parce que je finis par le manquer.

BERNARD. Ah! non, alors! Ne le rate surtout pas.

JANET. Ça serait terrible.

BERNARD. Ah ça, terrible! Au fait, quand est-ce que tu rentres?

JANET. Eh bien!... c'est samedi aujourd'hui... Je serai à New Kork à 17 heures zéro huit... En principe je dois peut-être aller jusqu'à San Francisco..., mais juste aller et retour.

BERNARD. Oui, mais ça nous met à quand alors?

JANET. De toute façon, je serai de nouveau ici lundi au plus tard, et je repartirai mercredi soir.

BERNARD, *sortant un carnet*. Ah bon! c'est ça... Alors tu dis... lundi? A quelle heure?

JANET. Oh! comme le lundi, chéri. Vers 18 h. 30, heure locale.

BERNARD. Ah! bon! bon! bon! Que tu ailles à San Francisco ou pas, de toute façon, c'est lundi?

JANET. Oui, de toute façon, chéri.

BERNARD. Bien, bien, bien!

JANET. Mais pourquoi est-ce que tu notes ça?

BERNARD. Eh bien! mais pour savoir, pour ne pas confondre.

JANET. Pas confondre?

BERNARD. Oui... enfin de manière à m'arranger... pour mes affaires! A être libre quand tu es là. *(Regardant sa montre.)* Tu sais que tu vas finir par le rater?

JANET. Tu me chasses?

BERNARD, *au-dessus du ton*. — Mais non. Qu'est-ce que tu vas chercher là? Je ne te chasse pas, mais il est l'heure et, à bavarder, le temps passe et les avions s'envolent.

BERTHE, *entrant*. Voilà le café.

BERNARD. Merci.

JANET. Ah! Bertie. Vous prendrez bien soin de Monsieur, n'est-ce pas, pendant mon absence?

BERTHE. Comment donc! Mademoiselle peut compter sur moi. Mais, de toute façon, Monsieur n'a pas besoin de moi pour prendre soin de lui. Monsieur est assez grand.

JANET. Il est assez grand, oui, bien sûr, mais tous les hommes sont des enfants.

BERNARD. Oui, enfin, de grands enfants.

JANET. C'est ça, oui!

BERTHE. Ça, je ne sais pas, mais des grands enfants comme Monsieur, il n'y en a sûrement pas beaucoup! Monsieur est du genre rarissime!

BERNARD. Bon, bon. Merci, ça va bien! Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

BERTHE. Mais Mademoiselle me demande. Alors je réponds, n'est-ce pas, et je dis que j'apprécie Monsieur à sa juste valeur.

BERNARD. Oui. Eh bien! allez m'apprécier ailleurs.

JANET. Tu vois comme elle t'admire, chéri.

BERTHE. Ah! ça, pour admirer, j'admire! C'est bien simple, je passe ma vie à admirer Monsieur!

JANET. Ah! ne l'admirez pas trop. Vous finiriez par devenir amoureuse de votre patron, et je serais jalouse, très jalouse.

BERTHE. Oh! ça, je n'en suis pas là.

BERNARD. C'est encore heureux!

JANET. Je vais m'habiller, chéri.

BERNARD. Oui. Dépêche-toi. *(Janet sort face jardin.)* Qu'est-ce que vous avez prévu pour déjeuner à midi?

BERTHE. L'Amérique se sera envolée?

BERNARD. Oui! Alors?

BERTHE. Alors? Alors, mais comme d'habitude! J'attends! J'attends les ordres de Monsieur. Monsieur a ses horaires, n'est-ce pas, et les menus changent avec les horaires de Monsieur. Avec ces changements tout le temps!

BERNARD. Attendez. Voyons... A midi et demi, Jacqueline arrive...

BERTHE. Jacqueline?

BERNARD. Eh bien! oui!

BERTHE. Ah! bon! C'est que j'ai du mal à ne pas m'y perdre! Je ne sais pas comment Monsieur fait pour s'y retrouver, mais en tout cas, pour une bonne, ça n'est pas une vie!

BERNARD. Oh! ne passez pas votre temps à me répéter ça. Je sais que ça n'est pas une vie pour une bonne... Je le sais!

BERTHE. Du moment que Monsieur le sait, c'est le principal! Bon. Alors, qu'est-ce que je prépare?

BERNARD. Je ne sais pas, moi..., ce que vous voulez!

BERTHE. Je l'aime bien, moi, Mlle Jacqueline! Qu'est-ce que Monsieur dirait d'un bon petit cassoulet, vite fait?

BERNARD. Ah! non! On en a eu il y a une semaine!

BERTHE. Forcément! Mlle Jacqueline était là il y a une semaine!

BERNARD. Bon. Eh bien! faites de la viande rouge.

BERTHE. Bon. Et pour dîner? Un rôti de veau, peut-être?

BERNARD. Ah! oui, c'est ça, un rôti de veau, c'est une bonne idée.

BERTHE. Avec des petits oignons!

BERNARD. Ah! mais non!

BERTHE. Pas d'oignons?

BERNARD, *sortant son carnet*. Mais non...

BERTHE. Pourtant, Monsieur les aime bien...

BERNARD. Pas d'oignons et pas de rôti de veau. Ce soir, ce n'est pas Jacqueline, c'est Judith qui sera là, à... 19 h. zéro 6!

BERTHE, ricanant. Ah ! bon... Il fallait le dire ! Alors, pour ce soir : choucroute et huit paires de Francfort.

BERNARD. C'est ça.

NET, entre. Elle est en hôtesse de l'air de la V.A.L. et porte le petit sac de toile rouge avec les grosses initiales de la Compagnie V.A.L. Voilà ! Tu sais, Bernard, j'y pensais en m'habillant : heureusement que tu t'es réveillé, chéri, sans ça je dormirais encore.

BERNARD. Eh bien ! tu vois, comme ça, c'est parfait !
portant avec le plateau. Ah ! ça, parfait ! Vraiment ! (Elle est sortie.)

NET. Je te plais, chéri ?

BERNARD. Beaucoup, beaucoup. Tu es vraiment ce qui peut s'appeler une belle hôtesse. Mais maintenant c'est l'heure !

NET, coup d'œil à sa montre. Oh ! j'ai encore deux minutes ! Le temps de me faire les ongles.

BERNARD. Tu crois ? Ça n'est pas prudent ! Tu décolles à 11 heures !

NET. Il est 10 heures moins 5, chéri.

BERNARD. Et s'il y a des embouteillages... A ta place, moi, je me méfierais.

NET, a sorti de son sac un flacon de rouge et se fait les ongles. Juste un peu de vernis. Je suis très contente, tu sais, chéri.

BERNARD. Ah ! oui ? De partir ?

NET. Non ! Tu es bête ! Mais je crois que je vais être mutée sur un nouvel appareil.

BERNARD. Oui ?

NET. Oui. Beaucoup mieux, le Super-Boeing ! Merveilleux ! Avec des ailes delta et quatre turbo-réacteurs Rolls-Royce de dix mille kilos de poussée ! Une puissance ascensionnelle fantastique !

BERNARD. Tiens ! C'est intéressant, ça.

NET. Très intéressant ! Surtout pour nous, chéri !

BERNARD. Ah ! oui ? Je ne vois pas ce que ces dix mille kilos de je ne sais quoi peuvent nous faire à nous !

NET. C'est un appareil bien plus rapide, chéri ! Alors, je serai là beaucoup plus souvent.

BERNARD. Ah ! bon.

NET. Ça n'a pas l'air de te faire plaisir !
Oh ! si... si ! Très plaisir. Mais il ne faut pas trop se réjouir, n'est-ce pas ? Ça n'est pas pour demain.
(On sonne.)

NET. Pour bientôt, chéri, sûrement bientôt.
(Berthe entre pour aller ouvrir.)

BERNARD. Oui, enfin, en attendant, moi à ta place, pour y être à 11 heures, je filerais à Orly tout de suite.
Ça c'est un bon conseil que Monsieur vous donne ! Un conseil de sécurité, n'est-ce pas, Monsieur ?

BERNARD. Et comment !
(Berthe est sortie.)

NET. Vous êtes très gentils tous les deux, et je vous adore. Toi plus qu'elle !

BERNARD. Merci !

NET. Je vais m'envoler, et je laisse mon petit foyer français, bien en ordre, déjà tout prêt à m'accueillir à mon retour, n'est-ce pas, chéri ?

BERNARD. Ça, je dois dire...

BERTHE, entre. Il y a un M. Castin qui vient pour voir Monsieur.

BERNARD. Castin ? Voyons, Castin... Ah ! mais oui ! Faites-le entrer.

(Berthe ressort.)

C'est un vieux copain de lycée. J'ai été avec lui de la 5^e jusqu'à la 1^{re} B. Il n'a pas été reçu d'ailleurs !

JANET. Ah ! oui ?

(Berthe entre avec Robert.)

ROBERT, dans la joie avec serviette et parapluie. Ah ! ah ! ah ! ah !

BERNARD. Mais ce n'est pas possible ! Toi ! Ici ! Comment vas-tu ?

ROBERT, hilare et dans une joie expansive. Et toi ?

BERNARD. Pas mal, tu vois.

ROBERT. Eh bien, moi non plus !

BERNARD. Sacré Robert, va !

ROBERT. Sacré Bernard ! Je ne te dérange pas ?

BERNARD. Tu plaisantes ? Un copain comme toi. Mais il y a au moins cinq ans qu'on ne s'est pas vus ?

ROBERT. Quatre.

BERNARD. Tu vois, comme le temps m'a paru long. Sacré Robert. Ça me fait plaisir de te voir.

ROBERT. Ah ! ça oui. A moi aussi ! Sacré Bernard !

JANET. Bernard !

BERNARD. Hein ? Oh ! pardon. Je te présente Robert Castin, mon vieux copain Robert.

JANET. Je suis enchantée, monsieur.

ROBERT. Moi de même, mademoiselle.

BERNARD. Mademoiselle Janet Hawkins. Américaine de son état et hôtesse de l'air de son métier, à la V.A.L. comme tu peux voir.

ROBERT. Je vous félicite, mademoiselle.

JANET. Bernard, vous avez oublié de dire le principal à votre ami.

BERNARD. Ah ! oui ? Quoi donc ?

JANET. Mais que je suis votre fiancée, Bernard darling !

BERNARD. Ah ! mais oui, voyons, bien sûr. C'est ma fiancée.

ROBERT. Ah ! Alors encore toutes mes félicitations... et tous mes vœux, mademoiselle... et toi... bravo ! Tu as un goût !...

BERNARD. N'est-ce pas qu'elle est ravissante ?

ROBERT. Ravissante !

JANET. En tout cas, monsieur, je peux vous dire que votre ami Bernard est un être absolument adorable et qu'il n'y en a pas deux comme lui.

ROBERT. Eh bien ! tant mieux, tant mieux. J'en suis très heureux pour vous... et pour lui.

JANET. Vous n'avez pas de fiancée, monsieur ?

ROBERT. Hé ! non, mademoiselle... non ! Je n'ai personne, moi. Je suis tout seul. J'arrive d'Aix, et vous savez, en province...

BERNARD. Oui, oui... On le sait, on le sait !

JANET. Mais il y a de belles filles dans le Midi... et vous...

ROBERT. Oui, bien sûr, mais je n'en ai pas trouvé. Et comme je viens d'être muté ici, il faudra que je me rabatte sur une Parisienne. Mais je vous raconte ma vie. Je vous dérange. Je reviendrai...

BERNARD. Mais pas du tout. Tu plaisantes...

JANET. D'ailleurs, il faut que je m'en aille.

BERNARD. Oui !

ROBERT. Allons bon ! Ce n'est pas moi qui vous fais partir, au moins ?

JANET. Mais pas du tout, voyons ! Je dois m'envoler...

ROBERT, sans comprendre. Ah ! bon ? Tiens, tiens !...

BERNARD, mimant. Hôtesse de l'air.

ROBERT. Ah! oui... Parfaitement... Vous allez vous envoler...

JANET. C'est ça, oui. Je suis navrée d'ailleurs! Vous êtes le premier ami de Bernard dont je fais la connaissance. C'est un garçon très secret, qui cache ses amitiés...

BERNARD. Mais pas du tout, seulement... il habitait Aix... Ce n'est pas la porte à côté... Alors forcément...

JANET. Vous comptez rester à Paris?

ROBERT. Il faut que j'y reste, oui, pour mes affaires.

JANET. Alors... je vous reverrai sûrement, monsieur.

ROBERT. J'en serai ravi, mademoiselle.

JANET. Je vous confie mon petit Bernard jusqu'à mon retour.

ROBERT. Mais oui.

BERNARD. Mais oui, naturellement... Mais va, mon chéri, tu vas le rater!

JANET. Non, il faut que je t'embrasse encore.

BERNARD, à Robert. Tu permets?

ROBERT. Mais je vous en prie.

(Il se tourne et regarde le miroir. Bernard et Janet s'embrassent, puis Robert toussote.)

JANET, se dégageant. Je t'adore!

BERNARD. Moi aussi.

JANET. Au revoir, monsieur.

ROBERT, dans le miroir. Au revoir, mademoiselle.

JANET, à Bernard. Tu es un amour.

BERNARD. Mais oui, mais oui... Toi aussi.

JANET. A lundi.

BERNARD. C'est ça à lundi.

(Janet lui envoie encore un baiser de la main et sort.)

ROBERT. Eh bien! mon vieux... Mes compliments! Ça, c'est de la belle fille ou je ne m'y connais pas.

BERNARD. Ah ça! elle est très bien...

ROBERT. Mieux que ça! Et si j'en trouvais une pareille, je m'en contenterais.

BERNARD. Je te comprends! Alors? Qu'est-ce qui t'amène?

ROBERT. Eh bien!...

BERNARD. Tu bois quelque chose?

ROBERT. Oui. Ce que tu veux! *(S'avançant vers la rampe et regardant la salle.)* Oh! mais dis-moi... Tu as une vue superbe! On voit tout Paris!

BERNARD. Oui... oui.

ROBERT. Alors? Toujours dans l'architecture?

BERNARD. Mais oui... toujours! Ça me fait plaisir de te voir, mon vieux! Alors, qu'est-ce qu'il y a?

ROBERT. Eh bien! voilà: quand tu as quitté Aix, pour t'installer à Paris, tu m'as dit: «Viens me voir quand tu monteras!»

BERNARD. Oui. Alors?

ROBERT. Alors... me voilà! Et comme je cherche un appartement, je voulais que tu me donnes soit l'adresse de l'agence qui t'a trouvé le tien, soit...

BERNARD. C'est bien facile...

ROBERT. Je veux absolument un appartement, tu comprends...

BERNARD. Ah! Oui? Pourquoi?

ROBERT. Parce que je vais me marier.

BERNARD. Non?

ROBERT. Si!

BERNARD. Mais alors... tu es fiancé?

ROBERT. Oui... Enfin, non! C'est-à-dire que je connais vaguement une jeune fille charmante, alors celle-là

ou une autre, je me dis qu'il faut bien que je fasse une fin.

BERNARD. Déjà? Tu as l'air en pleine forme, pourtant.

ROBERT. Eh bien! oui. Je suis en pleine forme. Et alors? Toi aussi!

BERNARD. Je ne vois pas le rapport.

ROBERT. Eh bien! quoi? Tu es en pleine forme et tu fais une fin, toi aussi. Tu vas te marier.

BERNARD. Non.

ROBERT. Enfin pourtant... j'ai cru comprendre, là... tout à l'heure, avec cette Américaine, que... enfin... vous êtes fiancés?

BERNARD. Ah! ça! Oui!... nous sommes fiancés.

ROBERT. C'est bien ça! Alors, tu vas te marier!

BERNARD. Non!

ROBERT. Enfin, si vous êtes fiancés, c'est bien pour vous marier. Ça paraît logique... Non?

BERNARD. Non! Et d'abord pourquoi est-ce que tu veux te marier, toi? Tu l'aimes cette fille que tu connais vaguement?

ROBERT. Oh! Je n'en suis pas fou, mais comme un jour ou l'autre il faut bien avoir un foyer, un intérieur... alors je me résigne! Et puis il y a les avantages sociaux. Ce n'est pas négligeable!

BERNARD. Oh! les avantages sociaux! Si tu veux te marier, marie-toi, mais marie-toi comme moi alors!

ROBERT. Comment?

BERNARD. Plusieurs fois. Sois polygame. Ça c'est la reine des vies, agréable, changeante, l'idéal quoi!

ROBERT. Je ne te dis pas le contraire, seulement c'est très risqué. Ça peut mener loin d'avoir plusieurs femmes...

BERNARD. Mais il n'est pas question d'avoir plusieurs femmes! Des fiancées seulement! Et ça revient au même. Tu as tous les avantages du mariage sans aucun des inconvénients! A condition de savoir se limiter, bien entendu! Moi, j'ai trois fiancées!

ROBERT. Trois?

BERNARD. Oui... Trois, c'est parfait! Moins, c'est monotone; davantage, ça serait fatigant... Trois, c'est le rêve!

ROBERT. Enfin... c'est immoral!...

BERNARD. Immoral? Pour qui? Pourquoi? Puisque aucune ne sait qu'il y en a deux autres et que chacune croit qu'elle est la seule! C'est la reine des vies, je te dis! Les avantages du harem en plein Paris, et sans être musulman!

ROBERT. Que tu dis! Une seule femme, ça procure déjà des ennuis, mais alors trois!

BERNARD. Pas avec moi!

ROBERT. Avec toi comme avec les autres.

BERNARD. Mais non! Les autres font ça dans le désordre. Ils entretiennent des filles à droite et à gauche...

ROBERT. Oui... oui... Je ne dis pas. Mais tu oublies de parler de ce que ça coûte, ce train de vie!

BERNARD. Oui... dans le désordre! Mais moi, je suis organisé! D'abord, mes fiancées travaillent!

ROBERT. Oui, bon, d'accord, tu ne les entretiens pas!

BERNARD. Ou si peu, que mes trois femmes illégitimes à la fois ne me coûtent pas plus cher qu'une seule femme légitime qui ne travaillerait pas.

ROBERT. Oui... oui... peut-être... Mais quelles complications!

BERNARD. Mais tu es buté! Puisque je te dis que non! Je t'en parle en connaissance de cause. J'ai trouvé le truc!

ROBERT. Il n'y a pas de «truc». Il ne peut pas y avoir de truc. Tu penses! S'il y avait un truc, depuis le

temps, ça se saurait ! Une femme, c'est des ennuis...
Deux femmes...

BERNARD. Sauf si tu t'organises comme moi, et que tu n'aies pas de femmes légitimes. Rien que des fiancées illégitimes !

ROBERT. Pour mieux courir au désastre !

BERNARD. Impossible ! A cause des fuseaux horaires.

ROBERT. Hein ?

BERNARD. Les fuseaux horaires. (Lui tend le livre.)

ROBERT. Ah ! bon.

BERNARD. Tu as compris ?

ROBERT. Non.

BERNARD. C'est pourtant d'une simplicité enfantine. Seulement il suffisait d'y penser. Je recrute mes fiancées parmi le personnel volant. Ce sont des hôtesse de l'air.

ROBERT. Toutes les trois ?

BERNARD. Bien entendu.

ROBERT. Quelle idée !

BERNARD. C'est là qu'est le truc. Et puis ce sont des filles épatantes, tu ne peux pas dire le contraire. Celle que tu viens de voir...

ROBERT. Ah ça ! épatante ! Rien à dire.

BERNARD. Et les deux autres sont aussi bien, forcément ! Elles sont déjà triées sur le volet dans les concours d'admission et par les conseils d'administration des différentes compagnies. Et sur tous les plans : physique, moral, intellectuel. Donc, pour moi, tout le travail est fait ! Aucun déchet, aucun piège à redouter, aucune perte de temps ! Je choisis dans ce qui est déjà une super-sélection. Ce n'est pas mal, non ?

ROBERT. Oui, oui..., en effet... Ce n'est pas mal.

BERNARD. La seule chose, c'est que je suis obligé de les prendre dans des compagnies différentes et sur des lignes de parcours qui ne se correspondent pas. A cause des fuseaux horaires et pour qu'elles ne se rencontrent pas !... Mais c'est vraiment le seul inconvénient.

ROBERT. Evidemment, ça paraît assez séduisant.

BERNARD. Séduisant ? Mais si tu essaies, ça t'ôtera l'envie de te marier jusqu'à la fin de tes jours. Ça, je te le garantis.

ROBERT. Tout de même, c'est peut-être très joli en théorie, mais, pratiquement, je serais curieux de voir ce que ça donne.

BERNARD. Rien de plus simple, mon vieux ! Tu es chez toi ! Tu n'as qu'à t'installer ici une semaine et tu verras travailler le maestro ! Janet, mon Américaine, celle que tu as vue... (Il regarde sa montre.) Eh bien ! elle va décoller d'ici dix minutes... Dans un quart d'heure, c'est Jacqueline qui atterrit.

ROBERT. Jacqueline ?

BERNARD. Oui. Elle est à Air-France. Une petite... un vrai bijou ! Tu verras, elle sera là pour déjeuner.

ROBERT. Mais c'est juste, juste, ça, dis donc !

BERNARD. Oui, aujourd'hui, c'est un peu juste, mais c'est exceptionnel parce que c'est samedi et qu'elle arrive de Gander. Sans ça, normalement, j'ai l'alternance régulière : deux jours Janet, deux jours Jacqueline, et deux jours Judith. Judith, c'est mon Allemande.

ROBERT. Ah ! bon ! C'est un harem international, en somme ?

BERNARD, prenant la mappemonde. Exactement ! Tiens, tu vas voir ! Regarde ! Ce soir, Judith arrive de Stockholm, mais à ce moment-là, Jacqueline, qui repart cet après-midi, parce qu'elle est simplement en transit, sera déjà au Caire, et Janet à New York ou même à San Francisco depuis longtemps... Tu vois le travail ?

ROBERT. Oui... C'est un va-et-vient perpétuel !

BERNARD. Ah ! ça oui ! Ça bouge constamment ! Mais ce sont des allées et venues organisées, réglées, mathématiques, puisque les horaires sont faits par des polytechniciens. La terre tourne et mes femmes tournent, tout autour ! Aucun imprévu, aucune surprise ! Et comme ça, je mène la petite vie de famille du parfait polygame, avec les femmes au foyer ! Chacune se croit chez elle, mais chacune n'est là que deux jours sur sept ! Et alors non seulement je change de femme trois fois par semaine, mais je change aussi de nourriture. Je mange une cuisine bourgeoise, avec la variété du restaurant. Aucune monotonie d'aucune sorte. Ni au lit ni à table ! Comme tu vois tout ça est parfait.

ROBERT. D'une perfection... stupéfiante !

BERNARD. C'est avec Janet que les choses se gâtent un peu, et hier soir je n'ai pas été très bien. Au dîner, il y a eu une raie aux câpres qui nageait dans de la crème au chocolat.

ROBERT. Ah ! ça oui, en effet... Le chocolat c'est lourd à digérer !

BERNARD. Evidemment, j'ai des compensations de premier ordre ! Tu as vu ?

ROBERT. Impeccable !

BERNARD. Impeccable ! Aimant l'amour ! Très américaine, remarque : pas souvent, mais bien ! Enfin quoi, deux jours par semaine, juste ce qu'il faut... C'est le rêve, je te dis, le rêve...

ROBERT. Oui, ce n'est pas mal, bien sûr, mais... où est-ce que tu les trouves ?

BERNARD. C'est très simple : j'ai un ami qui tient un magasin de souvenirs à Orly. Il connaît toutes les hôtesse de toutes les compagnies. Elle lui font leurs confidences... et celles qui se trouvent un peu seules ou qui ont du vague à l'âme, il me les fait rencontrer. Et alors, de fil en aiguille... Enfin, tu vois. Moi, maintenant, je n'ai plus besoin de rien, mais je peux l'appeler pour toi, si tu veux. C'est un ami, tu es un ami, et...

ROBERT. Oh ! non, non merci. Ce n'est pas pour moi tout ça ! Avec mon caractère ! Toi tu es un virtuose et...

BERNARD. Mais pas du tout ! C'est du bronze ! Les horaires sont les horaires. Il n'y a qu'à les suivre. Précis même à un point qu'ils en sont empoisonnants... Il m'est arrivé plusieurs fois d'avoir envie de garder un peu plus celle qui était là... Eh bien ! non ! Impossible ! Il fallait qu'elle s'envole en me laissant tout seul, à attendre... la suivante !

ROBERT. Mais dis donc ? S'il y en avait une qui changeait de ligne ? Ah !

BERNARD. C'est pratiquement impossible ! Les parcours sont aussi rigides que les horaires.

BERTHE, entre et désignant Robert. Monsieur déjeunera avec Monsieur ?

ROBERT. Non, non, je ne veux pas te déranger.

BERNARD. Mais tu ne me déranges pas du tout ! (A Berthe.) Monsieur déjeune avec nous, et il s'installe.

ROBERT. Vraiment, tu crois que...

BERTHE. Il s'installe ?

BERNARD. Oui.

BERTHE. Ou ça ?

BERNARD. Eh bien ! ici !

BERTHE. Ah ! bon ! Et dans quelle chambre ?

BERNARD. Où il voudra... je verrai. (A Berthe.) Mon veston ! (Berthe sort face jardin.) (A Robert.) Où sont tes valises ?

ROBERT. A la consigne.

BERNARD. Eh bien ! tu iras les chercher tout à l'heure.

BERTHE, *revenant avec le veston de Bernard et prenant sa robe de chambre.* — Bien, bien ! Ces Messieurs veulent déjeuner à quelle heure ?

BERNARD. Aussitôt que Mlle Jacqueline sera là.

BERTHE. Oui, mais ça ne dit pas quand !

BERNARD. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

BERTHE. C'est pour savoir... à cause de la viande.

BERNARD. Je vous le dirai.

BERTHE. J'y compte bien. Mais Monsieur avouera que c'est une drôle de vie pour une bonne, ici.

BERNARD. Oui ! Bon ! Ça va ! Merci !

BERTHE, *fausse sortie.* Ah ! j'oubliais ! Il y avait une lettre au courrier pour Mlle Janet. Une lettre d'Amérique.

BERNARD. Ah ! Eh bien ! donnez-la-moi.

(Berthe lui donne la lettre.)

BERTHE. Maintenant elle ne l'aura qu'à son retour... Forcément...

BERNARD. Mais oui.

BERTHE. Alors Monsieur me dira ? Quand Mlle Jacqueline... A cause de la viande...

BERNARD. Oui, c'est entendu, je vous dirai. Mais elle ne va certainement plus tarder. *(Regardant sa montre.)* A l'heure qu'il est elle doit se poser, surtout si elle a eu vent arrière.

BERTHE. Eh bien ! espérons que Mlle Jacqueline a eu vent arrière parce que moi, j'ai déjà mis la viande ! *(Elle est sortie.)*

BERNARD. Cette bonne ! Je te jure !

ROBERT. Elle a un sale caractère ?

BERNARD. Non, pas spécialement, elle est comme ça ! Il faut dire qu'elle est un peu débordée avec ces changements de cuisine. *(Il pose distraitement la lettre sur un meuble.)*

ROBERT. Oui, ça l'embête ! Mais dis donc, avec ton roulement... ce chassé-croisé perpétuel, une qui est là... une décolle... une qui atterrit... une qui est déjà en l'air, il se pourrait très bien qu'il y en ait deux qui se trouvent à Paris pour passer la nuit, en même temps ?

BERNARD. Impossible ! A cause des fuseaux horaires. Et même en admettant que ça arrive, qu'il y en ait une qui atterrisse au moment où celle qui devait décoller ne décolle pas, je resterais avec celle qui ne décolle pas et j'irais passer la nuit à Saint-Germain-en-Laye, par exemple, histoire de changer un peu d'air !

ROBERT. Oui, très bien ! Mais pendant ce temps-là, celle qui atterrirait, qu'est-ce qu'elle deviendrait ?

BERNARD. Eh bien ! elle rentrerait à la maison... Enfin viendrait ici.

ROBERT. Elle a une clé ?

BERNARD. Evidemment, chacune a sa clé ! Et puis Berthe est là. Si ça arrivait, elle annoncerait à celle qui atterrit que je suis retenu en province pour affaires. Le lendemain, celle qui devait décoller la veille, décollerait. De Saint-Germain-en-Laye, je l'amènerais directement à Orly, je la mettrais dans son avion, j'agiterais mon mouchoir et je reviendrais paisiblement ici, où on m'attendrait depuis la veille les bras ouverts ! Donc, tu vois, même en cas d'imprévu, pas de panique. Ce n'est pas génial ?

ROBERT. Ah ! si, si, c'est génial, mais c'est dégoûtant ! Tu ne les aimes pas !

BERNARD. Ah ! non ! Ne dis pas ça ! Je les adore ! Seulement je les aime toutes les trois autant ! Je les aime au point que je ne peux pas me passer des trois ! Je les aime tellement que, s'il y en a une qui me demande de lui faire un cadeau, je le lui fais, mais j'en achète trois, parce que je ne

veux pas que mes deux autres femmes soient lésées sans le savoir. Ça me ferait une peine atroce !

ROBERT. Oui, ça c'est gentil ! Mais tu ne m'as pas convaincu. Moi, je suis quand même pour le mariage, le vrai, bien pépère et tranquille, avec une seule femme, et tout ce que ça comporte, compensé par les avantages sociaux.

BERNARD. Tu as tort...

ROBERT. Remarque que, de toute manière, je suis très content de ton invitation, d'abord parce que je ne sais pas où aller, et puis ensuite, je serais quand même curieux de te voir opérer.

BERNARD. Tu verras. Tu t'instruiras ! Tu n'auras qu'à regarder et tu t'apercevras que c'est la reine des vies. Ah ! tiens, un détail en passant : mes trois femmes ont la même initiale à leur prénom, « J ». Jacqueline, Janet, Judith. Ce n'est pas indispensable, mais ça s'est trouvé comme ça. C'est une sécurité supplémentaire. Il peut traîner un mouchoir...

ROBERT. Oui, bien sûr.

BERNARD. Quoique avec Berthe, je suis tranquille. *(Berthe revient.)* Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que vous voulez encore ?

BERTHE. Je ne veux rien, Monsieur. Je fais mon métier de bonne.

BERNARD. Je vous paie pour ça.

BERTHE. Justement, Monsieur. Alors, comme l'Amérique vient de partir, et que la France arrive, il faut que je fasse la chambre.

BERNARD. Ah ! c'est vrai ! Vous avez raison.

ROBERT. Elle pense à tout, hein ?

BERTHE. Je suis là pour ça, Monsieur. Je suis là pour ça ! Si je n'étais pas là, je me demande ce qui arriverait à Monsieur, avec cette vie. *(Elle a traversé la scène et se trouve devant la porte jardin face.)* Puisque Mlle Jacqueline est simplement en transit pour deux heures, inutile que je fasse tout, n'est-ce pas, Monsieur ?

BERNARD. Mais oui, très bien.

BERTHE. Je referai la chambre à fond, après son départ, avant l'arrivée de l'Allemagne.

BERNARD. C'est ça, c'est ça, parfait !

BERTHE. Parfait ? Oui, si on veut ! Pas pour économiser le travail en tout cas. *(Elle sort face jardin.)*

ROBERT. Elle est précieuse.

BERNARD. Ah ! ça, oui. Elle rouspète tout le temps, mais elle connaît la routine. Tu verras d'ailleurs. Il est indispensable d'avoir du personnel au courant, pour que la maison ait toujours l'aspect en attente d'une arrivée et jamais celui du désordre d'un départ qui vient d'avoir lieu.

BERTHE, *revient.* Voilà, Monsieur.

BERNARD. Eh bien ! c'est parfait ! Rien ne traîne ? Vous n'avez rien oublié ?

BERTHE. Non, Monsieur.

BERNARD. Elle sera là dans cinq minutes.

ROBERT. C'est quand même un peu juste, juste...

BERTHE. Oui, aujourd'hui c'est ric et rac.

BERNARD. La précision fait la force !

BERTHE. Chaque fois qu'il y a une de ces demoiselles en transit, ça va, ça vient... forcément le rythme est plus rapide.

JACQUELINE, *entrant ; elle est en hôtesse de l'air Air France avec le petit sac de toile bleue. Elle est aussi joyeuse que Janet.* Chéri !

BERNARD, *avec Jacqueline dans les bras.* — Jacqueline chérie !

(Berthe sort troisième plan jardin.)

JACQUELINE. Tu sais que j'ai bien failli ne pas venir, chéri ?

BERNARD. Ce n'est pas possible ! Tu vas nous raconter ça. Tiens, je te présente mon vieux copain de lycée, Robert Castin.

ROBERT, *en se levant*. D'Aix...

BERNARD. Oui, il arrive d'Aix.

JACQUELINE. Bonjour, monsieur.

ROBERT. Bonjour, mademoiselle. J'ai débarqué à l'improviste, il y a une heure à peine chez Bernard, qui est un vieil ami, et il vient de me dire que vous alliez arriver, qu'il vous attendait. Je ne voudrais pas troubler votre intimité.

JACQUELINE. Mais pas du tout, monsieur. Je suis ravie. Vous êtes le premier ami de Bernard dont je fais la connaissance. On ne voit jamais personne avec lui. Il est tellement secret. Il a peu d'amis et je suis très heureuse de vous rencontrer.

ROBERT. Mais moi aussi, mademoiselle, moi aussi.

JACQUELINE. Donne-moi quelque chose à boire, chéri, et sers ton ami. Moi, je suis morte. Ah ! quand on voit le soleil qu'il y a ici, on a de la peine à imaginer qu'il puisse faire un si mauvais temps ailleurs. Tu sais que j'ai bien failli rester à Gander ?

BERNARD. Vraiment ?

JACQUELINE. Je t'assure, chéri. De toute façon, je t'aurais télégraphié. La Météo avait annoncé une tempête, mais c'est un ouragan qu'il y a eu ! On était plaqué au sol, le vent changeait constamment et le plafond était à peine à 400 pieds. Enfin, tu te rends compte !

BERNARD. En effet...

JACQUELINE. Et un brouillard, et un froid ! Ça s'est calmé sur la Manche. Et ici, le soleil pour arriver. Enfin, je suis là, c'est le principal. Tu as été sage, chéri ?

BERNARD. Eh bien ! voyons, quelle question !

JACQUELINE. Ah ! bon. (A Robert.) Bernard vous a dit que nous allions nous marier ?

ROBERT. Oui, oui. Il m'a annoncé que vous étiez fiancés.

BERNARD. Et j'ai même ajouté que tu étais ravissante. Hein ? Ce n'est pas vrai ?

ROBERT. Si, si, c'est vrai. Il m'a fait tellement de compliments.

JACQUELINE. Que vous êtes déçu ?

ROBERT. Vous plaisantez ? Non ! Au contraire, il était au-dessous de la vérité.

JACQUELINE. Ce n'est pas gentil ça, chéri !

BERNARD. Ne crois pas ce qu'il te dit. Il fait de l'esprit sur mon dos.

JACQUELINE. Invite ton ami à déjeuner avec nous, chéri.

BERNARD. C'est fait, ma chérie.

JACQUELINE. Ah ! bon, très bien.

ROBERT. Je suis confus...

JACQUELINE. Mais voyons !

BERNARD. Ne fais pas de manières. Je lui ai même proposé de s'installer ici quelque temps, parce qu'il cherche un appartement.

JACQUELINE. Tu as bien fait, chéri. Il te tiendra compagnie quand je ne suis pas là. Comme ça, tu seras moins seul, toi qui te plains toujours que je t'abandonne trop longtemps.

BERNARD. Eh bien ! oui ; quand tu n'es pas là, je suis perdu. Je suis tout seul.

ROBERT. Ah ! bon. Mon pauvre vieux, tu te plains de la solitude ?

BERNARD. Tu vois bien ! Ce que c'est que l'amour quand même !

JACQUELINE. Berthe a préparé le déjeuner ?

BERNARD. Oui, oui, c'est en train.

JACQUELINE. Tu es une vraie maîtresse de maison, chéri.

BERNARD. N'exagérons rien !

JACQUELINE. Bon. Je vais me laver les mains et on déjeune. (*Elle va à la salle de bains, fond cour.*) Parce que je décolle à 3 heures pour le Caire ! Oh ! à propos, tu sais que ça y est... Ils mettent la Super-Caravelle en service. Elle est bien plus rapide... On pourra se voir beaucoup plus souvent.

BERNARD. Ah ! bon ? Eh bien ! c'est très bien, très bien ! Tu penseras à me donner tes nouveaux horaires, hein ?

JACQUELINE. Mais bien sûr, chéri.

BERNARD. Bon.

JACQUELINE. A tout de suite. (*Et elle sort salle de bains fond cour.*)

ROBERT. Dis donc, si ces avions vont de plus en plus vite, ça va précipiter ton rythme, ça !

BERNARD. Oh ! ce n'est pas pour demain.

ROBERT. En tout cas, mes compliments. Je me demande laquelle des deux est la mieux, et je ne peux pas me décider.

BERNARD. De toute façon, tu n'as pas à te décider. Les deux sont prises ! (*Le téléphone sonne, il décroche.*) Allô !... Oui... c'est ici... Je ne quitte pas... de Stockholm ? Allô ! oui. C'est moi... Ah ! c'est toi, chérie. (*Plus bas à Robert.*) C'est Judith, mon Allemande. (*Au téléphone.*) Qu'est-ce qu'il y a ? Ah ! bon ?... Oui... Au lieu de 19 heures, tu seras là à 23 heures ? Tu auras dîné ?... Eh bien ! c'est parfait ! A 23 heures... Oui, chérie !... Je t'embrasse, oui...

(*Berthe est entrée et Robert a un haut-le-corps de peur.*)

BERTHE. Monsieur !

BERNARD, *au téléphone*. Oui. Au revoir, chérie. (*Il raccroche.*) Ah ! vous arrivez bien, vous.

BERTHE. Moi ?

BERNARD. Oui ! Annulez la choucroute et les Francfort !

BERTHE. Ah bon ! L'Allemagne est en panne ?

BERNARD. Oui, c'est ça.

BERTHE. Seulement, la choucroute, elle est achetée maintenant.

BERNARD. Eh bien ! tant pis.

BERTHE. Vous avouerez que ça n'est pas une vie pour une bonne, ici (*Fausse sortie.*) Je voulais dire quelque chose à Monsieur, mais maintenant je ne me souviens plus de ce que c'était... Avec ces changements tout le temps...

BERNARD. Ça vous reviendra.

BERTHE. Alors, je reviendrai.

BERNARD. C'est ça.

(*Berthe sort.*)

JACQUELINE, *sortant de la salle de bains*. Le téléphone n'a pas sonné ?

BERNARD. Ah ! si.

JACQUELINE. Ça n'était pas pour moi ?

BERNARD. Non, non... Pourquoi ?

JACQUELINE. Parce qu'il est possible que j'aie un battement dans mon horaire, à cause des conditions atmosphériques. Il y a certains appareils qui sont déroutés, et on va peut-être m'appeler.

ROBERT. C'est intéressant d'être au courant de tout ça.

BERNARD. Oui. Et ça te ferait un grand battement ?

JACQUELINE. Non. Au lieu de décoller à 3 heures, ce serait 4 heures, simplement.

BERNARD. Ah ! bon.

JACQUELINE. Pourquoi est-ce que tu dis : « Ah ! bon » ?

BERNARD. Eh bien ! je dis : « Ah ! bon »... « Ah ! bon », parce que... parce que ça nous ferait une heure de plus à passer ensemble.

JACQUELINE. Tu es un amour ! Mais qui téléphonait alors ? Ce n'est pas une femme au moins ?

ROBERT. Pensez-vous !

BERNARD. Mais qu'est-ce que tu vas imaginer dans ta tête ? Tu sais que je t'adore !

JACQUELINE. C'est bien vrai ?

BERNARD. Jacqueline ! Ma chérie... tu doutes ? Tu me fais beaucoup de peine !

JACQUELINE. Bon ! Mais alors, dis-moi.

BERNARD. Dis-moi quoi ?

JACQUELINE. Ça que c'était.

BERNARD. Eh bien ! c'était... c'était une erreur.

ROBERT. C'est ça. Voilà... oui... tout simplement... une erreur ! Croyez-vous que c'est bête !

(Jacqueline est remontée jusqu'au meuble où Bernard avait posé la lettre pour Janet.)

JACQUELINE. Qu'est-ce que c'est que ça ?

BERNARD. Quoi ?

JACQUELINE. Cette lettre ? Adressée à... Janet Hawkins ?

BERNARD. Comment veux-tu que je le sache ? Je n'ai pas reçu de lettre, moi !

JACQUELINE. Enfin, elle est là, sur ton bureau !

BERNARD. Je ne sais pas ce que c'est... Je n'ai pas bougé... On parlait avec Robert, hein, Robert ?

ROBERT. Oui, oui... c'est ça... On parlait, et...

JACQUELINE. Enfin elle n'est pas venue toute seule ?

BERTHE, entre. Ça y est ! Je me souviens de ce que je voulais dire à Monsieur. *(Voyant Jacqueline.)*

Oh ! bonjour, Mademoiselle.

JACQUELINE. Bonjour, Berthe. Ça va ?

BERTHE. Oui ! Comme d'habitude, Mademoiselle ! Ça va, ça vient.

BERNARD. Oui... Bon... Qu'est-ce que vous vouliez me dire, alors ?

BERTHE. Eh bien ! que le déjeuner est prêt !

JACQUELINE. Bon, très bien ! Dites-moi, Berthe ?

BERTHE. Mademoiselle ?

JACQUELINE, montrant la lettre. Qu'est-ce que c'est que ça ?

BERTHE. Une lettre.

JACQUELINE. Je vois bien. Et pour miss Janet Hawkins. Vous connaissez ça ?

BERTHE. Jamais entendu parler.

JACQUELINE. Eh bien ! alors, qu'est-ce qu'elle fait là ?

BERNARD. Puisque je te dis que je n'en sais rien.

JACQUELINE. Enfin..

BERTHE. Ah ! oui ! ça y est ! Je sais... Je me souviens.

Je me suis trompée. La concierge me l'a dit :

« Vous avez pris une lettre qui n'est pas pour vous.

C'est pour quelqu'un de l'immeuble. »

BERNARD. Ah ! Eh bien ! voilà ! Tout s'explique !

ROBERT. Oui... tout s'explique... Très bien, même.

BERTHE. C'est une erreur de ma part. Monsieur m'excusera... Mademoiselle aussi.

BERNARD. Mais oui, bien entendu.

BERTHE. Si Mademoiselle veut bien me la donner, je la redescendrai tout à l'heure.

JACQUELINE. Voilà.

BERTHE. Merci, Mademoiselle. *(Elle met la lettre dans sa poche.)* Alors, comme je viens de le dire à Mademoiselle et à ces messieurs, le déjeuner est servi.

JACQUELINE. Vous êtes parfaite, Berthe, parfaite... et vous tenez cette maison comme la vôtre !

BERTHE. C'est tout à fait ça, Mademoiselle... tout à fait ça !

(Berthe sort salle à manger.)

BERNARD. N'est-ce pas ? On arrive, tout est prêt... et il n'y a plus qu'à se mettre les pieds sous la table.

ROBERT. Ah ! c'est beau, la vie de famille !

JACQUELINE. Ah ! oui... c'est vrai... Eh bien !... Vous devriez faire comme Bernard, trouver une femme vous aussi, et vous décider à vous marier comme lui !

ROBERT. J'y pense sérieusement.

JACQUELINE, regardant sa montre. — Oh ! déjà moins vingt-cinq ! Dépêchons-nous ! A table !

(Et Jacqueline sort salle à manger.)

BERNARD. Alors, tu as vu comment ça se passe ?

ROBERT. Ça !

BERNARD. Alors, tu t'instruis ? Hop, hop !... Le tour est joué et voilà le travail !

ROBERT. Oui... oui... Voilà le travail !

BERNARD. Bon ! Alors ! Viens déjeuner ! A la française !

ROBERT. Dis donc ! Il est plaisant, ce costume d'Air-France !

BERNARD. Plaisant ? Irrésistible, oui ! Et c'est ce qui me perd ! Qu'est-ce que tu veux ? Moi, je suis sensible au prestige de l'uniforme !

ROBERT. Sacré Bernard !

BERNARD. Sacré Robert !

(Ils sortent en riant derrière Jacqueline tandis que le

RIDEAU

descend. Précipité.)

POUR CONSERVER SOUS RELIURE VOTRE COLLECTION

DE "L'AVANT-SCÈNE"



Nous mettons à la disposition de nos abonnés des reliures — modèle « Bibliothèque » avec nervures et dos aréolés — pour recevoir 12 numéros (2 volumes par an)

PRIX : Deux reliures franco sous emballage boîte carton

FRANCE : 17 NF
ETRANGER : 19 NF

Adresser les commandes à L'AVANT-SCÈNE
27, rue Saint-André-des-Arts, Paris (6^e)

Règlement de préférence
par C. C. P. 7353-00

acte

2

Même décor.

La scène est vide. Le téléphone sonne.

BERTHE, *entre et décroche.* Allô ?... Oui... c'est ici... Ah ! non, monsieur Bernard n'est pas là en ce moment... C'est Berthe à l'appareil... Ah ! c'est vous, mademoiselle Judith ?... Mademoiselle vient de se poser ? A Paris ? Ah ! c'est très bien, ça. Ah ! ça, oui ! Monsieur sera content que Mademoiselle soit arrivée plus tôt !... Ah ! ça, oui, sûrement, Mademoiselle, sûrement !... Et vous avez une surprise pour Monsieur ? Ah !... Ah !... Eh bien ! c'est parfait... Ah ! là là ! C'est Monsieur qui sera heureux !... Mais je pense bien... Oui... A tout à l'heure, Mademoiselle. *(Elle raccroche.)* Quelle vie ! Mais quelle vie ! *(On sonne. Elle allait sortir fond cour. Elle s'arrête et repart en direction de la porte d'entrée.)* Ce n'est vraiment pas une vie pour une bonne ici ! *(Elle sort au fond, Off.)* Mais pas une vie !

VOIX DE ROBERT. Bonjour !

VOIX DE BERTHE. Bonjour Monsieur.

VOIX DE ROBERT. C'est de nouveau moi !

VOIX DE BERTHE. Oui, je vois bien !

BERTHE, *entrant avec ses valises.* J'ai dû faire la queue à la consigne. Il y avait un monde ! On se demande pourquoi il y a tant de monde partout. A Aix, c'est beaucoup plus calme !

BERTHE. S'il y a tant de monde, sans doute que toute la province vient encombrer.

ROBERT, *sans comprendre.* Oui... sans doute.

BERTHE. J'espère que vous ne resterez pas trop longtemps, hein ?

ROBERT. Eh bien ! dites donc ! Vous n'êtes pas aimable avec les invités de votre patron, vous !

BERTHE. Oh ! si ! Ce que j'en disais, moi, c'est pour vous ! Rien que pour vous ! Parce que vous verrez ! Ici, ce n'est pas une vie ! Tout le temps quelqu'un qui arrive, quelqu'un qui part, et des changements... des changements !

ROBERT. Pourtant, tout est réglé comme du papier à musique. Pour l'organisation, votre patron, il n'a pas de conseils à recevoir !

BERTHE. Justement ! Il est trop bien organisé ! Etre organisé comme ça, voulez-vous que je vous dise ce que c'est ? Ce n'est pas humain, oui, voilà ce que c'est ! Pas humain !

ROBERT. Ah ! moi, je trouve ça très fort !

BERTHE. A propos... l'Allemande vient de se poser.

ROBERT. Ah ! bon ! Déjà ?

BERTHE. Elle vient de téléphoner pour dire qu'elle arriverait plus tôt.

ROBERT. Et alors ? A l'heure qu'il est, Mlle Jacqueline a décollé !

BERTHE. Oui, d'accord ! Mais l'Allemande peut rester trois jours ici ! Elle vient de me le dire en pensant que ça va faire une surprise à Monsieur.

ROBERT. A moi ?

BERTHE. Non ! A Monsieur ! A mon Monsieur à moi !

ROBERT. Vous avez un Monsieur, vous ?

BERTHE. Enfin, mon patron, quoi !

ROBERT. Ah ! oui ! Et alors, qu'est-ce que ça fait, si elle reste trois jours ?

BERTHE. Il y aura peut-être du frottement, hein ? Parce que Janet — c'est l'Américaine...

ROBERT. Je sais...

BERTHE. Eh bien ! elle revient lundi.

ROBERT. Oui... Eh bien ! d'ici là... Nous sommes samedi... Alors ? Bernard aura le temps de s'arranger... Bon ! Où est-ce que je peux m'installer ?

BERTHE. Où vous vous voudrez ! Mais là *(Designant la chambre face jardin.)* c'est la chambre de Monsieur et de ses femmes. Alors, là, si vous voulez... *(Designant une porte face cour.)*... ou là... *(Designant une autre porte au fond.)* Là, c'est plus calme. Sur la cour. Enfin, faites comme chez vous !

ROBERT. Vous êtes très aimable.

BERTHE. Oh ! non ! Je fais ce que Monsieur m'a dit ! Le reste, ça ne me regarde pas, j'ai déjà bien assez de soucis comme ça avec ma vie de bonne dans cette maison, sans m'occuper en plus de la vie des invités de Monsieur ! C'est bien ingrat comme place !

ROBERT. Eh bien ! si vous n'êtes pas contente... changez !

BERTHE. Peuh ! On change de patron... on change de défauts ! On change d'ennuis, quoi !

ROBERT. Ah ! Eh bien ! vous êtes une optimiste, vous !

BERTHE. Monsieur a remarqué ? Eh bien ! c'est vrai... Je suis optimiste... j'aime la gaieté... Mais ici, ce n'est pas une vie pour une bonne !

ROBERT. Bon... bon ! Eh bien ! je m'installerai là. *(Il désigne la chambre face cour.)*

BERTHE. Alors, mettez-y vos valises. Parce qu'ici, elles encombreront !

ROBERT. Merci !

BERTHE. Ce serait volontiers que je les porterais à Monsieur, mais quand j'étais petite le docteur l'avait dit à ma mère : « Qu'elle se méfie des efforts, votre fille... » C'est moi, la fille. Alors, je me méfie ! Quand on y réfléchit, dans le fond... le corps, c'est une pauvre chose... Ça se fatigue... ça s'use !...

ROBERT, *il sort ses valises face cour.* Ah ça !

BERTHE. Mettez-les dans l'armoire, je les déferai ce soir ! Ce qu'il y a de consolant, c'est que je ne suis pas la seule à m'user. Tout le monde s'use. Et mon patron aussi... surtout avec la vie qu'il mène ! Alors, je me dis : « Puisque tout le monde s'use, il n'y a pas de raison pour que moi je ne m'use pas ! » On finit tous par mourir, hein ? Ce n'est pas vrai ?

ROBERT. Ah ! si, si ! Tout ce qu'il y a de vrai ! Mais vous êtes vraiment gaie de nature, vous ! Ça fait plaisir !

BERTHE. Je suis contente que mon caractère plaise à Monsieur. On ne rencontre pas souvent des gens, parmi les patrons surtout, qui apprécient les qualités de caractère chez une bonne, hein ?

ROBERT. En effet, en effet ! Bon ! Eh bien ! à tout à l'heure !

BERTHE. Ah ? Monsieur en a assez de moi ?

ROBERT. Moi ? Pas du tout !

BERTHE. Oh ! si ! Quand on dit : « A tout à l'heure »,

surtout à une bonne, ça veut dire : « Je vous ai assez vue ! »

ROBERT. Mais absolument pas, voyons...

BERTHE. Oh ! là là, si ! Mon patron, il ne me laisse pas placer un mot ! Il m'expédie toujours. Et pourtant, la conversation, c'est bien la seule chose qui distingue les humains des bêtes ! Si les humains ne parlaient pas, ils seraient des bêtes !

ROBERT. Eh ! oui... Voilà... C'est ça ! Des bêtes !

BERTHE. Ça doit être triste d'être une bête !

ROBERT. Bah !

BERTHE. Monsieur ne croit pas ?

ROBERT. Si, si, mais je n'en sais rien.

BERTHE. Ce sont des choses qui se sentent, ça, Monsieur. Moi non plus, je n'en sais rien, mais je le devine... je le sens ! Une bête ! Qu'est-ce que c'est ? Une bête ? Encore moins qu'une bonne ! C'est tout dire ! Heureusement que je suis une optimiste ! C'est ce qui me sauve !

ROBERT, *est allé vers le bar et s'est servi.* Est-ce que je pourrais avoir un peu de glace ?

BERTHE. Non !

ROBERT. Pourquoi ?

BERTHE. Le frigidaire est en panne !

ROBERT. Ah ! bon !

BERTHE. Et c'est pour ça qu'il n'y a pas de glace. Eh bien ! voilà... oui... *(Un temps minuscule.)* Monsieur est dans les affaires ?

ROBERT. Oui.

BERTHE. Ah ! *(Même temps.)* Les mêmes affaires que Monsieur ?

ROBERT. Non.

BERTHE. Ah ! *(Idem.)* Il peut y avoir des tas d'affaires différentes, ce sont toujours des affaires, n'est-ce pas, Monsieur ?

ROBERT. Oui, voilà !

BERTHE. Monsieur est marié ?

ROBERT. Non.

BERTHE. Ah ! Monsieur devrait !

ROBERT. Pourquoi ?

BERTHE. Monsieur est encore bien !

ROBERT. Merci !

BERTHE. Mais la vieillesse arrive vite !

ROBERT. Oui ! Eh bien ! j'ai encore quelques belles années devant moi tout de même...

BERTHE. On croit ça... on croit ça... Mais Monsieur devrait se marier pendant qu'il est encore temps !

ROBERT. Puisque vous insistez et que vous voulez le savoir, j'en ai l'intention, mais réflexion faite, je vais attendre encore un peu.

BERTHE. Monsieur a tort !

ROBERT. Pourquoi ? Votre patron non plus n'est pas marié.

BERTHE. Oh ! mais, pour vivre comme mon patron, il faut être très habile, Monsieur, et déjà très fort de constitution...

ROBERT. Et qui vous dit que moi... je... ?

BERTHE. Oh ! non, Monsieur. Oh ! non... Ça se voit, Monsieur, ça se voit, si j'ose dire, à l'œil nu.

ROBERT. Eh !... Et puis, fichez-moi la paix !

BERTHE. Bien, Monsieur !

ROBERT. C'est vrai ! C'est assommant !

BERTHE. Bien, Monsieur !

ROBERT. Bonsoir !

BERTHE. Bonsoir, Monsieur ! *(Elle reste là.)*

ROBERT, *plus fort.* Bonsoir !

BERTHE, *idem.* Bonsoir, Monsieur !

ROBERT. Bon... ! *(Il sort face cour et claque la porte.)*

BERTHE. Ça arrive de sa province et ça veut faire le malin !

(Elle sort fond cour et claque la porte. La porte s'ouvre au fond et Judith entre en hôtesse de la Lufthansa.)

JUDITH. Liebling ! Chéri !... Chéééerii !...

(Elle descend face jardin, jette un coup d'œil, referme, revient, va à la porte par où Berthe est sortie, appelle : « Bertha ? », referme, redescend vers la porte jardin et va rentrer dans la chambre quand Berthe entre.)

BERTHE. Ah ! Mademoiselle... *(Judith se retourne et Berthe enchaîne.)* ... Judith !

JUDITH. Berta !

BERTHE. Vous voilà déjà là, Mademoiselle ?

JUDITH. Oui, Berta ! Oh ! je suis ravie ! Si vous saviez comme je suis contente !

BERTHE. Je le vois, Mademoiselle... je le vois

JUDITH. Monsieur n'est pas là ?

BERTHE. Non, non... Il est sorti... pour affaires.

JUDITH. Ah ! bon...

BERTHE. Mais... *(Elle regarde sa montre.)* Il va arriver d'un instant à l'autre.

JUDITH. Vous en êtes sûre ?

BERTHE. Certainement qu'à cette heure-ci, il n'a plus grand-chose à faire dehors... d'autant qu'il sait que Mademoiselle arrive... Pas si tôt, bien entendu, puisqu'il était sorti quand Mademoiselle a téléphoné... Mais...

JUDITH. Il est content ?

BERTHE. Ah ! ça, sûrement content ! Il est enchanté ! Pensez donc ! Monsieur attend toujours Mademoiselle avec une impatience... Mademoiselle le sait bien !

JUDITH. Vous croyez qu'il m'aime autant que je l'aime ?

BERTHE. Ah ! ça, je ne sais pas, Mademoiselle...

JUDITH. Il ne vous parle pas de moi quand je ne suis pas là ?

BERTHE. Oh ! si, Mademoiselle ! Mais comme je ne sais pas exactement comment Mademoiselle aime Monsieur, je ne peux pas savoir si c'est autant que Monsieur aime Mademoiselle, vous comprenez ?

JUDITH. Mais vous savez bien que je l'adore !

BERTHE. Alors, Monsieur vous adore aussi, Mademoiselle !

JUDITH. Vous savez que je peux rester trois jours ! Ce n'est pas formidable ?

BERTHE, *molle.* Ah ! ça, formidable !

JUDITH. C'est Bernard qui va être heureux !...

BERTHE. Ah ! ça, pour être heureux, il sera heureux !

JUDITH. Vous ne pouvez pas savoir comme c'est agréable de se retrouver chez soi ! Il me semble qu'il y a un mois que je n'ai pas vu mein liebling. Le temps me paraît long, quand je ne suis pas dans ses bras !... Et à lui ?

BERTHE. Ah ! ça, Monsieur est complètement... comment dirais-je ?...

JUDITH. Dépaysé ?

BERTHE. C'est ça... exactement ! Dépaysé ! Forcément, n'est-ce pas ? Euh !... Enfin, quoi, c'est ça : dépaysé !

JUDITH. Et alors, quand moi je suis là-bas, à Anchorage ou à Melbourne, je pense à notre petite maison, ici, où mon Bernard m'attend.

BERTHE. Ah ! ça !

JUDITH. Et quand je vole à 19 ou 20.000 pieds et à 900 à l'heure, et que je n'ai rien à faire à bord,

il m'arrive quelquefois d'aller dans la soute à bagages...

BERTHE. Quelle idée!

JUDITH. Oui! J'ouvre mon transistor et j'écoute « die Götterdämmerung ou « die Walkyrie »; je regarde à travers mon hublot les étoiles qui bougent et la lune au milieu du ciel... Et je me dis que mon Bernard les regarde aussi, et que c'est comme si nous nous regardions dans les yeux, à travers le relais des comètes et des météores... Vous ne croyez pas?

BERTHE. Si... Si...

JUDITH. Je trouve ça d'un romantisme fou!

BERTHE. Ah! ça oui! C'est fou!

JUDITH. Est-ce qu'il les regarde aussi, Bernard?

BERTHE. Quoi donc?

JUDITH. La lune, les étoiles... quand je suis en vol.

BERTHE. Ah! sûrement que Monsieur doit les regarder de temps à autre, ça, sûrement... mais il ne m'en parle pas.

JUDITH. Bien sûr que non! Ces choses-là, on ne doit pas en parler. Ça doit rester au fond du cœur!

BERTHE. C'est ça... Ça vaut mieux, d'ailleurs. La vie est déjà assez compliquée comme ça, sans aller dire aux autres qu'on discute à travers les étoiles, hein?

JUDITH. Mais avec vous, je peux en parler... Vous comprenez ces choses... Vous êtes une femme...

BERTHE. Et une bonne! Et croyez-moi, Mademoiselle, les bonnes, ça comprend tout et ça ne dit jamais rien. Forcément, hein? Une bonne, on ne lui demande pas son avis!

JUDITH. Oh! mais pas vous, Berta! Vous, vous êtes autre chose!

BERTHE. Mais non...

JUDITH. Mais si!

BERTHE. Ah! oui? Vous croyez?

JUDITH. J'en suis sûre. Vous êtes la gardienne du foyer... La vestale!

BERTHE. Ça, alors, c'est quelque chose!

JUDITH. Vous êtes la jeune fille vierge...

BERTHE. Oh!...

JUDITH. Si, si! Vous êtes la jeune fille vierge de la légende du Graal et des Niebelungen!... Vous entretenez pour moi la flamme de la passion dans le cœur de mon Bernard qui attend mon retour...

BERTHE. Eh bien! tout ça est très gentil!

JUDITH. Je l'aime tellement! Chaque fois que je reviens, je l'aime davantage et chaque fois que je repars, c'est comme si je me déchirais!

BERTHE. Eh bien! dites donc... Heureusement que c'est simplement des paroles, tout ça!

JUDITH. Mais ce ne sont pas des paroles!... C'est vrai!

BERTHE. Eh bien! je vous plains, alors! Ma pauvre Mademoiselle!

JUDITH. Oui, quand je pars... Mais quand je reviens, que je suis de nouveau là, je me régénère..., je ressuscite..., je ne me sens plus!

BERTHE. Vous êtes une passionnée, vous!

JUDITH. Encore bien plus que ça... Je suis la passion en personne!

BERTHE. Mais oui, mais oui... Il ne faut tout de même pas vous mettre dans des états pareils! Gardez votre enthousiasme pour quand Monsieur sera là...

JUDITH. Oui, vous avez raison... Oh! j'ai oublié de prendre des cigarettes. Vous voulez aller m'en chercher?

BERTHE. Tout de suite, Mademoiselle. J'en ai pour une minute.

JUDITH. Merci. Je m'installe en vous attendant... Je suis folle de joie, Berta, folle de joie!

BERTHE. Moi aussi, Mademoiselle, moi aussi. (Elle sort.)

(Judith sort chambre face jardin et ferme la porte. Robert, sortant de la chambre cour avec un journal, Le Provençal, s'assied dans un fauteuil, le dos tourné à la porte face jardin qui s'ouvre sur Judith. Judith entre, sans calot, sans sac et sans sa veste. Elle aperçoit soudain Robert de dos. Elle se précipite sur lui.)

JUDITH, se ruant sur Robert et l'embrassant. Mon amour... Mon amour adoré...

ROBERT. Mais!

JUDITH, réalisant. Oh! Oh!... Pardon!...

ROBERT. Mais... je vous en prie!

JUDITH. Oh! monsieur... Mais... Excusez-moi!

ROBERT. Il n'y a pas de mal, mademoiselle... pas de mal... Au contraire!

JUDITH. Mais, monsieur! Qu'est-ce que vous faites ici, chez moi?

ROBERT. Chez vous? Vous voulez dire chez Bernard?

JUDITH. Oui, enfin, chez Bernard... c'est chez moi... c'est la même chose!

ROBERT. Je suis un ami de Bernard.

JUDITH. Ah!

ROBERT. Oui... Oui, un camarade de lycée...

JUDITH. Ah?

ROBERT. Je me présente: Robert Castin.

JUDITH. Enchantée...

ROBERT. Moi aussi, mademoiselle! (Ils se serrent la main.) Et vous, vous êtes Judith?

JUDITH. Bernard vous a parlé de moi?

ROBERT. Comment? S'il m'a parlé de vous? Mais bien sûr! Judith par ci, Judith par là... Vous pensez!...

JUDITH. Je suis ravie! Mais comment se fait-il que vous soyez ici sans lui?

ROBERT. Eh bien! c'est très simple... Il a dû sortir...

JUDITH. Oui... pour affaires...

ROBERT. C'est ça... c'est ça... pour affaires... et il m'a dit d'attendre son retour... N'est-ce pas. J'ai débarqué chez lui... enfin chez vous, à l'improviste! J'arrive d'Aix.

JUDITH, enchantée. Pas possible?

ROBERT. Si, si!

JUDITH. Mais c'est merveilleux!

ROBERT. Ah? Vous trouvez?

JUDITH. Oh! oui. Ma mère aussi habite Aix...

ROBERT. Ah! tiens?

JUDITH. Et quelle rue est-ce que vous habitiez à Aix?

ROBERT. Rue de la Gare, au 27.

JUDITH. C'est inouï! Bahnhofstrasse!

ROBERT. Comment?

JUDITH. Bahnhofstrasse!

ROBERT. Euh! Oui, enfin... Bahnhof? Ça veut dire gare, hein?

JUDITH. Oui, bien sûr... Vous le savez bien... Ma mère habite Friedenstrasse!

ROBERT. Friedenstrasse?

JUDITH. Oui.

ROBERT. Connais pas.

JUDITH. Mais c'est impossible, voyons! La Friedenstrasse est juste à côté de la Bahnhofstrasse.

ROBERT. Ah? Vous m'étonnez!

JUDITH. Mais non, voyons!

ROBERT. Je vous assure...

JUDITH. Mais si ! C'est une des principales rues à Aix ! Friedenstrasse ! Rue de la Paix ! Comme à Paris !...

ROBERT. Ah ! Non, je ne vois pas...

JUDITH. Enfin, voyons... là où il y a le grand Charlemagne, à l'angle !

ROBERT. Le grand Charlemagne ?

JUDITH. Oui... C'est ça !...

ROBERT. Je ne vois pas... Ah ! si, Charlemagne... Attendez donc...

JUDITH. Ah !

ROBERT. C'est le marchand de couleurs qui est...

JUDITH. Vous vous moquez de moi !

ROBERT. Mais non, je vous assure !

JUDITH. Mais enfin... la grande statue !

ROBERT. La grande statue ? Eh bien ! comme grande statue, je vois juste celle de Vauvenargues.

JUDITH. Fauvenargues ?

ROBERT. Oui ! Vauvenargues, le philosophe... Un enfant du pays. Mais sans ça, c'est tout. Et croyez-moi, on est Aixois de père en fils dans ma famille !

JUDITH. Vous, vous aimez les plaisanteries « pince sans rire » ?

ROBERT. Mais... je... je ne pince pas sans rire... Nous sommes tous nés à Aix ! Moi-même, papa... mon grand-père, mon arrière-grand-père... Je peux vous donner des références : mon grand-père faisait l'huile d'olive et d'arachide, mon père faisait l'huile d'amandes douces, et moi je fais la noix ! Enfin, l'huile de noix. C'est vous dire si je connais la région ! A aller à droite et à gauche tout le temps, j'ai écumé toute la Provence.

JUDITH. La Provence ?

ROBERT. Oui. Les environs d'Aix, quoi !

JUDITH. Mais moi, je vous parle d'Aix-la-Chapelle !

ROBERT. Ah ! bon ? Moi, d'Aix-en-Provence !

JUDITH. Il fallait le dire !

ROBERT. Je ne fais que ça... En somme, nous sommes tous les deux d'Aix, mais pas du même Aix !

JUDITH. Oui, c'est ça. Oh ! je suis désolée !

ROBERT. Mais moi aussi ! Vous auriez été une compatriote charmante.

JUDITH. Vous êtes très aimable...

ROBERT. Je suis sincère... mademoiselle.

JUDITH. Vous pouvez m'appeler Judith, puisque vous êtes un ami de Bernard...

ROBERT. Et moi, Robert...

JUDITH. Je vous appelle Robert.

ROBERT. Bien, Judith ! Alors, justement, comme je voulais vous le dire, Bernard m'a offert l'hospitalité pour quelques jours... le temps de me retourner. J'espère que je ne vous dérange pas !

JUDITH. Mais non, voyons... Je suis ravie que Bernard ait un ami à la maison... Il sera moins seul.

ROBERT. Pendant vos absences ?

JUDITH. Oui, c'est ça ! Seulement, vous ne lui direz pas que je vous ai embrassé, n'est-ce pas ?

ROBERT. Ce n'était, malheureusement, qu'une erreur...

JUDITH. Une erreur, oui... mais tout de même, un baiser ! Je ne voudrais pas que Bernard puisse croire une seconde que...

ROBERT. Soyez tranquille, je ne lui dirai rien ! Mais... même si ça n'avait pas été une erreur, je ne lui aurais rien dit non plus !

JUDITH. Vous êtes très gentil !... Oui, mais sans erreur, je ne vous aurais pas embrassé, alors...

ROBERT. C'est vrai ! Mais j'ai déjà oublié ce baiser, hélas !

JUDITH. Vous êtes un gentleman !

ROBERT. Bien entendu... bien entendu, mais... mon silence et ma discrétion méritent peut-être bien une petite récidive, alors ?

JUDITH. Une petite récidive ?

ROBERT. Un autre baiser, oui. Pour cacher l'autre et pour le garder en souvenir... N'est-ce pas, j'ai trouvé ça très agréable...

JUDITH. Parce que vous ne vous y attendiez pas... La surprise fait beaucoup !...

ROBERT. Hum !... Oui... Mais ça aurait pu être une mauvaise surprise !... Ce sont des choses qui arrivent... Seulement, là, c'en était une bonne, et je ne m'y attendais pas... alors... comment dirais-je ? je n'ai pas pu en profiter... complètement... C'est pour ça que si vous vouliez recommencer... juste une fois...

JUDITH. Recommencer ? Mais ce serait monstrueux de ma part de recommencer ! Je n'aurais plus l'excuse de mon erreur ; vis-à-vis de moi-même, je serais coupable ! Ma conscience me le reprocherait et, toute ma vie, j'aurais des remords !...

ROBERT. N'exagérons rien !

JUDITH. Vous ne connaissez pas l'âme allemande, sans doute ?

ROBERT. En effet, oui... Pas bien !

JUDITH. C'est pour ça que vous ne savez pas ce que c'est que la conscience du bien et du mal...

ROBERT. Du mal ? Pas un baiser de rien du tout ! D'ailleurs, la fiancée embrasse toujours les meilleurs amis de son fiancé... C'est normal !

JUDITH. Oui, peut-être... Mais pas sur la bouche !

ROBERT. Vous croyez ?

JUDITH. J'en suis sûre !

ROBERT. En Amérique, pourtant...

JUDITH. Mais moi, je suis Allemande !

ROBERT. Oui, oui... bien sûr...

JUDITH. Et puis, quand la fiancée embrasse les amis de son fiancé, c'est non seulement sur la joue, mais devant son fiancé... qui regarde !

ROBERT. Il y a des cas particuliers... Le nôtre, par exemple...

JUDITH. Je ne vois pas ce que notre cas a de spécial... Au contraire... Je trouve que nous serions très coupables... tous les deux, seuls, dans cette maison, de nous livrer comme ça aux jeux de l'amour !

ROBERT. Un baiser ! Ça n'a pas une importance énorme...

JUDITH. Alors, pourquoi insistez-vous ?

ROBERT. Parce que... parce que... vous avez fait une agréable erreur, que vous êtes charmante... que nous sommes tous les deux d'Aix...

JUDITH. Pas du même !

ROBERT. Aix... Aix... c'est toujours Aix ! Et vous n'avez qu'à considérer cet unique baiser...

JUDITH. Ce serait le second...

ROBERT. Le premier ne compte pas ! Vous n'avez qu'à considérer cet unique baiser que j'aimerais, et que je vous demande, comme mon baiser de bienvenue !

JUDITH. Vous, les Français, vous êtes terribles !

ROBERT. Et vous, vous êtes une bien jolie Allemande !

JUDITH. Je ne sais pas... Mais je suis à Bernard !

ROBERT. Eh bien ! il a beaucoup de chance... beaucoup plus de chance que moi !... Ah ça !... Nous serions en Amérique, il y a longtemps que vous m'auriez embrassé, et sans arrière-pensée... Ça, il n'y a pas à dire : l'Amérique est un grand pays... et les Américains un grand peuple... Ils comprennent ces choses...

JUDITH. Les Allemands aussi sont un grand peuple !

ROBERT. Bah !...

JUDITH, *l'embrassant brusquement et se reculant*. Vous ne pouvez pas dire le contraire... maintenant ! Nous aussi, nous comprenons ces choses !...

ROBERT. C'est vrai... c'est vrai !... Je dois reconnaître que vous les comprenez aussi assez bien...

JUDITH. Ah ! vous voyez ?... Bon ! Eh bien ! maintenant, je vais dans ma chambre en attendant Bernard.

ROBERT. Comment ? Vous me quittez déjà ?

JUDITH. Je ne vous quitte pas ! Je vous laisse ! Sans ça, vous arriveriez encore à me persuader que les fiancées américaines embrassent vingt-cinq fois sur la bouche les meilleurs amis de leurs fiancés, et ça, je suis sûre que ce n'est pas vrai !

ROBERT. Vous n'en savez rien !

JUDITH. Peut-être...

ROBERT. Mais on m'a cité des cas où...

JUDITH. Taisez-vous ! Ce n'est pas bien, ce que vous faites !

ROBERT. Mes intentions sont pures...

JUDITH. Moi, je sais que vous mentez !

ROBERT. Vous dites ça parce que vous fuyez...

JUDITH. Peut-être, oui... et parce que j'ai honte !

ROBERT. Vous avez surtout peur que j'arrive à vous convaincre...

JUDITH. Non... mais vous avez des atouts ! Vous êtes un ami de Bernard, vous êtes charmant, assez drôle, alors je me méfie !... Et puis, j'aime Bernard !... Voilà... Au revoir !

ROBERT. Mais pourtant...

JUDITH. A tout à l'heure...

(Elle entre face jardin et ferme la porte, au moment où Berthe entre avec les cigarettes.)

BERTHE. Voilà le paquet...

ROBERT. Quoi ?

BERTHE. Ce sont les cigarettes que mademoiselle Judith m'a demandées... A propos, j'ai oublié de vous le dire : elle est arrivée... l'Allemande.

ROBERT. Je sais... je sais... Je l'ai vue...

BERTHE. Ah ! bon... Elle est dans sa chambre ?

ROBERT. Oui.

BERTHE, *passant*. Bon.

ROBERT. Laissez... laissez... Je vais les lui porter.

BERTHE, *le regardant, méfiante*. Ah !

ROBERT. Mais oui, donnez !

BERTHE, *lui donnant les cigarettes*. Voilà !... Monsieur a fait connaissance, à ce que je vois !

ROBERT. Oui... oui... Nous avons fait connaissance...

BERTHE. Alors, Monsieur peut lui donner les cigarettes...

ROBERT. Oui... je vais les lui donner... Mais allez... allez... Je pense que vous avez quelque chose à faire ?

BERTHE. Eh bien ! non, rien ! En ce moment, rien du tout !

ROBERT. Oui... Eh bien ! allez-y tout de même !

BERTHE. Monsieur veut que je m'en aille ?

ROBERT. Oui, puisque je vous le dis !

BERTHE. Monsieur a l'air de tenir à ce que je m'en aille !

ROBERT. Non, non... je n'y tiens pas... mais comme vous n'avez plus rien à faire ici...

BERTHE. Ailleurs non plus !

ROBERT. Eh bien ! Allez ailleurs ! Alors, qu'est-ce que vous attendez ?

BERTHE. Rien, Monsieur. *(S'éloignant.)* Rien... rien... rien...

(Berthe sort à regret par où elle était entrée, c'est-à-dire par la porte fond jardin. Robert frappe et ouvre la porte face jardin.)

VOIX DE JUDITH. Qu'est-ce que c'est ?

ROBERT. C'est moi, Robert !

VOIX DE JUDITH. Non... je me repose... Laissez-moi !

ROBERT. J'ai des cigarettes que la bonne a apportées pour vous.

VOIX DE JUDITH. Ah ! bon... Entrez !

ROBERT. Voilà. *(Il entre.)*

VOIX DE ROBERT. Des bonnes cigarettes américaines... *(Un tout petit temps, puis.)*

VOIX DE JUDITH. Ah ! non... non ! Vous n'allez pas recommencer !

VOIX DE ROBERT. Mais tout de même...

VOIX DE JUDITH. Vous devriez mourir de honte !

ROBERT, *apparaissant, poussé*. Mais...

(La porte claque derrière lui, au moment où Bernard apparaît avec Jacqueline, porte d'entrée-antichambre, fond.)

BERNARD. C'est de nouveau nous...

JACQUELINE. Eh ! oui... Me revoilà !

ROBERT. Vous ?

JACQUELINE. Oui... vous voyez ? C'était prévu depuis quelque temps et ça s'est décidé brusquement : je suis mutée sur la Super-Caravelle et elle n'entre en service que demain dimanche. On l'inaugure et je décollerai avec.

ROBERT. Ah ! bon...

JACQUELINE. C'est chic, hein ?

ROBERT. Très, très chic, ça, oui !

BERNARD. Alors on est revenus.

ROBERT. Oui, je vois bien !

BERNARD. Eh bien ! tu en fais une tête !

ROBERT. Moi ?

BERNARD. Oui ! Tu as l'air consterné !

ROBERT. Mais pas du tout !

JACQUELINE. Ça ne vous fait pas plaisir de me revoir ?

ROBERT. Si, si, bien sûr...

JACQUELINE. On va pouvoir passer toute la soirée ensemble... et moi toute la nuit ici, avec mon Bernard adoré !

BERNARD. Ça, je ne sais pas... Je lui disais justement que ce serait amusant d'aller passer la nuit à Saint-Germain-en-Laye par exemple.

ROBERT. Ah ! oui... Ce serait une bonne idée, ça... Une idée formidable !

JACQUELINE. Mais pourquoi à Saint-Germain ?

BERNARD. A Saint-Germain ou ailleurs... Moi, je trouve que ce serait parfait ! Ça changerait un peu. Tu ne crois pas, ma Jacqueline ?

JACQUELINE. On est si bien chez nous !

ROBERT. Oui... oui, bien sûr... Mais à la campagne... à Saint-Germain, il y a le bon air... On respire...

JACQUELINE. Je ne vous dis pas le contraire, mais pour le premier jour où vous êtes là, vous abandonner !

ROBERT. Ne vous occupez pas de moi, allez... Moi... je suis un vieux solitaire... J'ai l'habitude... Filez donc tout de suite là-bas, ça vaudra beaucoup mieux.

BERNARD. Tout de suite... tout de suite... Après dîner... vers onze heures...

ROBERT. Ah ! non !

BERNARD. Comment ça, « ah ! non » ? On n'est absolument pas pressés !

ROBERT. Ah ! si !

JACQUELINE. Comment, « ah ! si » ?

ROBERT, *insistant fortement*. Ah ! si ! Ah ! si ! Je veux dire : dîner à la campagne, sous les arbres, sous une tonnelle, en cette saison... c'est idyllique ! Vraiment à ne pas manquer !

JACQUELINE. Oui... oui... mais je préfère rester ici... (A Bernard.) Chez nous.. J'y suis si rarement ! Au moins que j'en profite quand j'en ai l'occasion...

BERNARD. Bon, pour dîner passe encore... mais toute la nuit à la campagne, je trouve que ça nous ferait du bien... On y serait vers onze heures... Ce serait parfait...

ROBERT. IL FAUT y aller dîner ! Ça vous ferait encore plus de bien... Un bien fantastique... (A Jacqueline.) Un bien que vous ne pouvez pas imaginer... D'ailleurs, vous êtes un peu pâle...

JACQUELINE. Moi ?

ROBERT. Oui.

JACQUELINE. Non... non... Ce n'est rien... Je vais me remaquiller (*Elle se dirige vers la porte jardin face.*)

ROBERT, *se ruant*. Non ! Non !

BERNARD. Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

ROBERT. Ce n'est pas la peine qu'elle se remaquille. (A Jacqueline.) Inutile !... Vous étiez mal éclairée... à contre-jour... Maintenant, je vous vois comme il faut et ça va très bien.

JACQUELINE. Tout de même... un peu de poudre...

ROBERT, *devant la porte jardin*. Non, non, je vous assure... ne touchez à rien... ou vous feriez basculer un bel équilibre... Vous êtes parfaite comme ça !

JACQUELINE. Vous êtes gentil.

BERNARD. Ah ! c'est un copain... Hein mon vieux !

ROBERT. Encore plus que tu ne crois !

JACQUELINE. Mais vous ne savez pas encore qu'une femme doit se refaire une beauté avant le dîner, mon petit Robert ?

ROBERT. Oui... peut-être... les autres femmes... Mais pas vous ! Vous, vous êtes superbe, sensationnelle... idéale, comme ça !

JACQUELINE. Eh bien ! dites-moi ? Mais c'est une déclaration...

BERNARD. Oui... tu t'énerves... Calme-toi, mon vieux !

ROBERT. Mais je suis très calme ! Je dis simplement que ta femme, enfin Jacqueline est parfaite comme ça, et que vous avez tous les deux la tête à aller dîner et passer la nuit à la campagne...

BERNARD. Il a raison... pour la nuit en tout cas... On irait vers onze heures...

JACQUELINE. Moi, je veux que nous passions la nuit chez nous... Je ne sais pas ce qui te prend tout d'un coup, toi qui as horreur de la campagne...

BERNARD. Oui, c'est vrai, j'ai horreur de la campagne, mais...

ROBERT. Mais tu as tort !

BERNARD. Oui ! C'est pour ça qu'une fois de temps à autre... Quand l'occasion se présente...

ROBERT. Une occasion à ne pas manquer !

JACQUELINE. Vous finirez par me faire croire que ça vous ennûie que je couche ici ce soir !

ROBERT. Mais qu'est-ce que vous allez imaginer, voyons ?

BERNARD. Oui... Qu'est-ce que tu vas imaginer, voyons ! Il parle pour ton bien !

ROBERT. C'est ça !... Et pour le tien aussi, d'ailleurs !

BERNARD. Ah ! il est certain qu'une nuit à la campagne, ça nous ferait du bien... Dormir la fenêtre ouverte • devant des marronniers et des tilleuls...

ROBERT. Ah ! là là... Ça, c'est bon !

BERNARD. Il est de mon avis... A partir de onze heures, c'est merveilleux !

ROBERT. Vous devez y partir tout de suite et sans perdre une seconde. Chaque seconde de verdure est salutaire et une seule seconde de retard peut être fatale... à la santé !

BERNARD. On voit que tu arrives du Midi, toi, hein ? Tu en fais un petit peu...

ROBERT. Ce que je t'en dis, c'est pour toi, après tout. Moi, hein ! ce n'est pas mon affaire...

JACQUELINE, *redescendant vers la porte jardin*. Bon ! Eh bien ! moi, je vais me remaquiller !

ROBERT. Vous êtes très bien comme ça...

BERNARD. Laisse-la, si elle y tient... Il ne faut pas contrarier les femmes !

ROBERT. Si !

BERNARD. Pourquoi ?

JACQUELINE. Oui, pourquoi ?

ROBERT. Enfin, tu me fais de la peine ! Tu devrais comprendre !

BERNARD. Comprendre quoi ?

JACQUELINE. Oui, je ne comprends pas !

ROBERT. Enfin, quand je suis arrivé, tu m'as dit : « Comment vas-tu mon vieux ?... Ça me fait plaisir de te voir ! » N'est-ce pas ?

BERNARD. Oui... C'est vrai, je suis ravi de te voir.

ROBERT. Et tu as ajouté : « Tu es ici chez toi... Tu n'auras qu'à t'installer cet après-midi... là. (*Montrant la chambre jardin.*) Voilà ta chambre... »

JACQUELINE. Notre chambre ?

BERNARD. Moi, j'ai dit ça ?

ROBERT. Parfaitement !

BERNARD. Mais non ! Je t'ai dit...

ROBERT. Bernard ! Dis-moi que je mens !

BERNARD. Non, non... Mais tu dois confondre... C'est ma chambre, enfin celle de Jacqueline et la mienne...

ROBERT. Et c'est pour ça que tu as ajouté : « Je te donne ma propre chambre pour que tu te sentes vraiment chez toi. »

BERNARD. Je ne m'en souviens pas...

ROBERT. Alors tu as la mémoire courte !

BERNARD. Bon... Eh bien ! admettons... Mais maintenant c'est différent... Comme Jacqueline est revenue, rends-nous notre chambre !

ROBERT. Non !

JACQUELINE. Eh bien ! vous n'êtes pas très aimable !

ROBERT. Je suis en train de m'y installer... J'ai déjà défait une de mes valises... Etaler mon intimité devant vous, comme ça, ça me gêne !

JACQUELINE. Mais je ne regarderais même pas vos affaires...

ROBERT. Possible... mais ça me gêne ! Mettez-vous à ma place... J'ai ouvert mes bagages... c'est en désordre... et vous voir, vous si ravissante, entrer dans ma chambre, comme ça... Comprenez-moi ! J'ai été élevé chez les Pères ! Et puis, il y a des glaces ailleurs !

JACQUELINE, *prenant son sac Air France et allant vers la chambre face cour*. Bon... bon, puisque vous le prenez sur ce ton... (A Bernard.) Tu as de drôles d'amis, vraiment... (*Elle sort face cour en claquant la porte.*)

BERNARD. Mais enfin... Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es malade ? Qu'est-ce qui te prend ?

ROBERT. Et Judith ? Ton Allemande... Tu l'as oubliée, peut-être ?

BERNARD. Non, non! Mais il n'y a pas de quoi s'affoler puisqu'elle n'arrive qu'à onze heures...

ROBERT. Ah! tu crois ça?

BERNARD. Rappelle-toi, elle a téléphoné pour annoncer son retard!

ROBERT. Oui... Et quand nous étions sortis, elle a retéléphoné pour dire qu'elle arriverait plus tôt!

BERNARD. Ah! bon! Quand?

ROBERT. Quand? Elle est là! (*Montrant la chambre jardin face.*) Là!

BERNARD. Ah! nom de D...! Mais tu ne pouvais pas le dire plus tôt? Imbécile!

ROBERT. Imbécile? Où? Quand? Comment? Devant l'autre? Il y a dix minutes que je m'évertue à te faire aller dîner dehors. Mais toi, tu veux faire des économies... Tu veux dîner ici!

BERNARD. Je ne pouvais tout de même pas deviner...

ROBERT. Ecoute-moi quand je parle, alors! C'est vrai, ça, c'est vexant! Je ne suis pas un Judas, moi...

BERNARD. Oui, bon bon!...

ROBERT. Il n'y a pas de « bon, bon ». Tu pourrais me remercier des efforts que je fais pour essayer de l'éviter le pire... Ce serait la moindre des choses... Non? Au lieu de ça, Monsieur m'engueule!

BERNARD. Mais non...

ROBERT. Mais si... C'est le comble! Tu m'engueules! Après tout, j'en ai assez... Je suis bien bête de me crever... Je m'en vais... J'irai à l'hôtel et tu n'auras qu'à te débrouiller avec ton harem!

BERNARD. Ne t'énerve pas! Ne nous énervons pas! Ce n'est pas le moment!

ROBERT. Oh! moi, je ne m'énerve pas, je suis très calme... C'est plutôt toi qui t'agites! Et il y a de quoi, je dois dire! Mais débrouille-toi, puisque tu es si malin... Au revoir, mon vieux. Amuse-toi bien!...

BERNARD. Ne me laisse pas..., mon vieux... Quoi... Tu ne vas pas te défilier comme un salaud!

ROBERT. Moi, je suis un salaud?

BERNARD. Non, non! Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire! Ecoute!

ROBERT. Non... Rien du tout!

BERNARD. Robert... Mon vieux! Je te demande pardon!

ROBERT. Tu t'excuses?

BERNARD. Je m'excuse!

ROBERT. Sincèrement?

BERNARD. Sincèrement!

ROBERT. Alors, je reste!

BERNARD. Merci, mon vieux!

(*Ils se serrent la main.*)

ROBERT. Il n'y a pas de quoi!

BERNARD. Alors? Qu'est-ce qu'on fait? Qu'est-ce qu'il faut faire? Ce n'est jamais arrivé, un truc comme ça... jamais, jamais!

ROBERT. C'était anormal!... Mais calme-toi! Calme-toi!... Essayons d'arranger ça. Voyons... Voilà! Je sais: toi, tu files en vitesse avec Jacqueline, avant que Judith sorte de là. A Judith, je lui dirai que tu as été retenu dehors.

BERNARD. Parfait! Tu t'occupes d'elle. Et moi, j'emène Jacqueline à Saint-Germain. Demain matin, elle s'envole et tout rentre dans l'ordre.

ROBERT. Ah! oui, mais alors qu'elle s'envole vraiment cette fois, hein, parce que l'Allemande reste trois jours!

JUDITH, *sortant de la chambre face jardin, en robe de chambre.* Ah! mon trésor... Tu étais là?

BERNARD. Eh bien! oui... Tu vois, c'est moi... J'arrive.

JUDITH, *lui sautant au cou.* Que je suis heureuse!

BERNARD. Moi aussi! Seulement je suis obligé de ressortir.

JUDITH. Non?

BERNARD. Hé si! Malheureusement!

JUDITH. Alors, je viens avec toi.

BERNARD. Ah! c'est impossible!

ROBERT. Ça, impossible!

JUDITH. Mais de quoi est-ce qu'il se mêle, ton ami?

BERNARD. Vous... vous avez fait connaissance?

JUDITH. Oui... oui... Alors je ne peux pas venir avec toi?

BERNARD. Les affaires... Tu sais ce que c'est...

JUDITH, à Robert. Eh bien! laissez-nous, voyons!

ROBERT. Moi?

JUDITH. Oui. (*Désignant la face cour.*) Allez dans votre chambre!

ROBERT. Dans ma chambre?

JUDITH. Mais oui!

ROBERT. C'est que...

BERNARD. Oh! il peut rester... Il ne nous gêne pas.

JUDITH. Si!

BERNARD. C'est un ami... et puis... Il faut que je parte.

BERTHE, *entrant.* Ah! Monsieur est rentré?

BERNARD. Vous voyez!

BERTHE. M^{me} Judith a fait une surprise à Monsieur en arrivant plus tôt, hein, Monsieur?

BERNARD. Oui... oui...

BERTHE. Monsieur dînera?

BERNARD. Non, non... je ne peux pas... Mais mon ami dînera, lui, avec M^{me} Judith... N'est-ce pas, chérie!

JUDITH. Sans toi?

BERNARD. Oui, mais je reviendrai tout de suite après... enfin, dès que je pourrai.

JUDITH. Alors je ne veux pas dîner. Je vais prendre un bain, et je me couche en t'attendant.

BERNARD. Si tu veux.

JUDITH. Je t'adore... Tu sais que je peux rester trois jours entiers?

BERNARD. En voilà une bonne nouvelle!

ROBERT. Ah! ça, oui alors... c'est une bonne nouvelle!

JUDITH, *passant et allant vers la salle de bains.* Qu'est-ce que ça peut vous faire à vous?

ROBERT. Je partage votre joie...

BERNARD. C'est gentil de sa part... Il participe...

BERTHE. Moi aussi, Monsieur, je participe!

BERNARD. Je sais, je sais... Va prendre ton bain, mon chéri... vite, vite. J'ai quelques détails à régler avec Robert... les affaires... toujours... Je t'embrasserai avant de partir.

JUDITH, *revenant vers lui.* Un petit acompte, monsieur, s'il vous plaît...

ROBERT, *inquiét vers la porte cour.* Vite, vite!

JUDITH. Vite, vite! Pourquoi vite?

BERNARD. Il a raison. Nous avons à faire. (*Il l'embrasse.*) Voilà! Bon bain! (*Il l'accompagne, plutôt, il la pousse vers la salle de bains.*) Bon bain!

JUDITH. Oui, mon amour.

(*Elle entre dans la salle de bains et la porte se referme, au moment où la porte face cour s'ouvre.*)

JACQUELINE, *entre.* Je savais bien que j'ava's raison... Il fallait que je me repoudre...

BERTHE. Oh! Oh! Mademoiselle est là... encore!

JACQUELINE. Oui, Berthe... Vous voyez... je ne décolle que demain.

BERTHE. Que demain ? Oh !... Monsieur... Mademoiselle est là aussi ? (*Vague geste vers la salle de bains.*)

BERNARD. Vous voyez bien...

JACQUELINE. Aussi ? Pourquoi aussi ?

BERTHE. Je veux dire... avec Monsieur et Monsieur... enfin quoi... aussi !... Oh ! Monsieur...

BERNARD. Eh bien ! quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne va pas ?

BERTHE, *défaillant*. Oh ! non. Pas bien, Monsieur...

ROBERT, à Bernard, maître des événements. Sers-lui un cognac !

JACQUELINE. Elle a l'air d'avoir reçu un choc !
(*Il lui donne un verre.*)

BERNARD, à Jacqueline. Mais non, mais non !

BERTHE. Merci, Monsieur (*Elle boit.*)

ROBERT, à Bernard. Allez, file ! Allez-y !

BERNARD. Hein ? Ah ! oui !... (*A Jacqueline.*) Allons-y !

JACQUELINE. Où ça ?

BERNARD. Eh bien ! dîner dehors !

ROBERT. Oui... sous la tonnelle...

JACQUELINE. Non, je préfère rester ici, je te l'ai dit.

BERNARD. Mais pourquoi ? Ça me ferait plaisir... D'ailleurs je dois voir quelqu'un dehors...

JACQUELINE. Eh bien ! vas-y... Je t'attendrai... Ton ami me tiendra compagnie...

ROBERT. Non, non... c'est impossible !

JACQUELINE. Pourquoi impossible ?

ROBERT. Parce que... parce que je dois sortir aussi... Et puis, j'ai très mal à la tête.

JACQUELINE. Eh bien ! alors, j'attendrai seule que Bernard rentre... voilà tout ! Je suis si bien chez nous !

BERNARD. Ce que tu peux être casanière et pantouflarde !

JACQUELINE. Ça te va bien de me dire ça à moi qui fais 300.000 kilomètres par an, toi qui ne bouges pas de Paris !...

BERNARD. Oui, enfin, c'est une façon de parler...

JACQUELINE. Oui plutôt ! Pour une fois que je suis chez moi, laisse-moi jouer à la maîtresse de maison. Alors, Berthe ?

BERTHE. Mademoiselle ?

JACQUELINE. Ça va mieux ?

BERTHE. Oui, Mademoiselle... J'ai eu un malaise... Ce sont des choses qui arrivent... le surmenage...

BERNARD. Sûrement pas ça...

ROBERT. Mais si, mais si... C'est sûrement ça... Vous avez raison..., il faut qu'elle se repose.

BERNARD. Mais oui, qu'elle se repose !

BERTHE. Merci Monsieur ! Monsieur est compréhensif !

JACQUELINE. Alors, qu'est-ce que vous avez préparé pour ce soir ?

BERTHE. Pour ce soir ?

JACQUELINE. Oui, pour dîner.

BERTHE. Ah ! Mademoiselle dînera ?

ROBERT. Mais non...

JACQUELINE. Mais si !

BERNARD. Nous sortons.

ROBERT. Moi aussi, je sors !... nous sortons !... Tout le monde sort !

BERTHE, à Bernard, en parlant de Robert. Mais Monsieur vient de me dire qu'il dînerait là !

ROBERT. J'ai changé d'avis... C'est mon droit, non ?

BERNARD. Oui... c'est ça... Il a changé d'avis... C'est son droit, n'est-ce pas ?

BERTHE. Oui, Monsieur... bien sûr !

JACQUELINE. Alors qu'est-ce qu'il y a pour le dîner ?

BERTHE. De la choucroute et des Francfort.

JACQUELINE. Quelle idée !

BERTHE. C'était prévu au programme ! Moi, je n'y peux rien !

JACQUELINE, à Bernard. C'est toi qui as demandé ça ?

BERNARD. Oui... Non... Je ne sais plus... Ah ! c'est Robert ?

ROBERT. Moi ?

BERNARD. La cuisine, ce n'est tout de même pas mon rayon !

JACQUELINE. Et vous n'avez rien d'autre ?

BERTHE. Eh ! non, Mademoiselle... Mais c'est de la bonne choucroute, de la supérieure !... Et les Francfort sont très belles...

BERNARD. Je vous demande l'heure qu'il est ?

BERTHE. A moi, Monsieur ?

BERNARD. Oui à vous ! Oui ! Non, ça y est... C'est ça !... Je m'en souviens maintenant... J'insistais pour t'emmener dîner dehors parce que je savais qu'il y avait de la choucroute.

JACQUELINE. Je croyais que tu devais voir des gens !

ROBERT, à Bernard. Mais tu peux remettre, n'est-ce pas ?

BERNARD. Oui ! Oh ! là là ! Ça, je peux très bien remettre. Oh ! là là s'il n'y a que ça !

ROBERT. Alors, allez donc à Saint-Germain.

BERNARD. Oui... viens...

ROBERT. Ah ! la campagne... Il n'y a rien de tel... et la nuit à Saint-Germain-en-Laye... c'est quelque chose, ça !...

JACQUELINE. Ah ! non. On rentrera ici après dîner !

BERNARD. On verra... on verra... Allez, viens... Filons... je crève de faim et d'ici qu'on soit arrivés...

JACQUELINE, à Robert. Vous venez avec nous ?

BERNARD. Non... non, il reste là, lui...

ROBERT. Moi ?

BERNARD. Mais oui !

JACQUELINE. Alors, vous ne sortez plus ?

ROBERT. Eh bien ! non... non... Je ne sors plus ! Je reste là !

BERNARD. Tu vois bien... Allez, filons !

JACQUELINE. Mon sac !... (*Elle rentre chambre cour et ferme la porte.*)

BERNARD. Oh ! là là !... mes nerfs !...

ROBERT. Du calme ! Pas d'effolement surtout !...

JUDITH, sortant de la salle de bains. Ça y est, chéri.

ROBERT. Chut !

JUDITH. Quoi ?

ROBERT. Doucement, doucement... (*Désignant Bernard.*) Il a mal à la tête.

BERNARD. Oui ! Très mal !...

JUDITH. Oh ! chéri... Je vais te donner une aspirine Bayer.

BERTHE. A moi aussi.

BERNARD. Mais non... Mais non... Ça va passer...

JUDITH. Je veux te soigner !

BERNARD. Mais non, mais non !

ROBERT. Ne le contrariez pas... Qu'est-ce que vous voulez encore ?

JUDITH. Je venais vous dire que j'allais me mettre dans le bain et que...

ROBERT. Eh bien ! c'est parfait... Mettez-vous dans le bain... Nous on y est déjà !

BERNARD. Ça, en plein !

JUDITH. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

ROBERT. Rien... rien...

BERNARD. Va, va, mais va donc... Il va refroidir !

JUDITH. Tu ne pars pas ?

BERNARD. Non, non... Tout à l'heure... tout à l'heure...
(Il la pousse vers la salle de bains et elle y est entrée au moment où Jacqueline rentre avec son sac. Bernard enchaîne en chantant.) Tout à l'heure... (Il a fermé la porte de la salle de bains. Chantant toujours.) Tout à l'heure nous serons à la campagne...

BERTHE, indiquant la bouteille et se servant. Permettez, Monsieur ?

BERNARD. Je vous en prie !

ROBERT. Je crois que j'en aurais besoin, moi aussi !
(Il se sert un verre.)

JACQUELINE. Vous ne vous sentez pas bien ?

ROBERT. J'ai la tête qui tourne un peu.

BERTHE. Sans doute qu'il va y avoir de l'orage.

ROBERT. Oui, sans doute...

JACQUELINE. Ah ! s'il y a de l'orage, alors on ne sort plus !

BERNARD, à Jacqueline. Ah ! si, si ! L'orage à la campagne, il ne faut pas rater ça ! Passe devant, mon amour, et laissons ces faibles natures se remettre.

JACQUELINE, à Robert. Alors, à tout à l'heure...

ROBERT. C'est ça... c'est ça...

BERTHE. Mais oui, à tout à l'heure...

BERNARD. Je te suis...
(Jacqueline sort.)

ROBERT. Et débrouille-toi pour coucher à St-Germain.

BERNARD. Oh ! sois tranquille ! Plutôt mourir que de revenir ici ! Quelle histoire !... C'est affolant !

ROBERT. Il ne faut surtout pas s'affoler !

BERNARD. C'est vrai ! Mais ne m'abandonne pas !

ROBERT. Mais non, mais non ! Va, va, je suis là... Et bon appétit quand même...

BERNARD. Merci... toi aussi !

JACQUELINE, entrant. Ecoute, Bernard ! Viens tout de suite ou je ne sors plus ! (Elle ressort.)

JUDITH, sortant de la salle de bains. Il est trop chaud !

BERNARD. Quoi ?

JUDITH. Mon bain.

BERNARD. Laisse-le refroidir !

JUDITH. Tu sors ?

BERNARD. Je reviens. (Montrant Robert.) Mais lui il reste là. Il est charmant, lui ! A tout de suite !

JUDITH, en même temps que Bernard. A tout de suite !
(Bernard sort et Judith rentre dans la salle de bains.)

ROBERT, s'asseyant. Ouf !

BERTHE. Ça, il faut avoir le cœur bien accroché comme Monsieur... Ça, vous avez l'air d'un champion, vous ! A la vôtre... Et mes compliments !

ROBERT. A la vôtre !

BERTHE. On ne l'a pas volé, celui-là !...

ROBERT. Ah ! ça non !...
(Le téléphone sonne.)

BERTHE, décrochant. Oh ! encore ! Allô ! Oui... c'est ici... Pardon ? Un message de la part de M^{me} Janet Hawkins ? Oui... je prends note... « Cause tempête sur Gander et Atlantique nord serai Paris 22 heures G.M.T. » Qu'est-ce que ça veut dire G.M.T. ?... Ah ! bon ! pas besoin de m'en occuper ? Bon, alors la suite ? Baisers, Janet ? C'est tout ?... Bon, merci ! (Elle raccroche. A Robert.) Vous avez entendu ?

ROBERT. Oui !

BERTHE, le servant. Tenez ! Prenons des forces, parce que j'ai l'impression qu'il va y avoir du sport !

ROBERT. Moi aussi !

BERTHE. Mais enfin quoi ? Honnêtement... vous avouerez que ce n'est pas une vie pour une bonne, ici ?

ROBERT. Hé ! pour une bonne, peut-être pas, mais pour un homme... un vrai, ça a l'air assez sensationnel !...
(Et ils se sont assis tandis que le

RIDEAU

descend sur le deuxième acte.)

" L'ŒIL EN COULISSE " roman de Marcel Franck (Editions Julliard)

Le but de « L'Avant-Scène » est de jeter à l'intention de nos lecteurs un coup de projecteur sur tout ce qui touche et intéresse le théâtre.

C'est pourquoi nous leur signalons le premier roman de Marcel Franck, dont nous avons publié ici même l'un des plus retentissants succès de théâtre : Isabelle et le Pélican, joué plus de 1.100 fois à Paris.

Il s'agit de L'Œil en coulisse, que viennent de sortir les Editions Julliard.

Marcel Franck a choisi pour sujet le drame de la doublure qui ne joue jamais, une fatalité malicieuse et cruelle accordant pendant toute cette période à tous ceux qu'il pourrait doubler une sardé à toute épreuve.

Mais le sujet de la doublure n'a été pour l'auteur qu'une rampe de lancement ; elle lui a permis d'écrire un roman débordant de situations et de dialogues explosifs, dans la forme d'humour qui lui est particulière et qui a contribué au succès de ses pièces.

Tous ceux qui s'intéressent au théâtre ne peuvent pas ne pas lire ce roman qui nous offre, a dit un critique, « un éblouissant arc-en-ciel de toutes les ressources de l'humour marié à un sens aigu de l'observation satirique et lucide ».

R. C.

acte 3

Même décor.

Judith, suivie de Robert, sort de la salle à manger.

ROBERT. Oui... oui.. Vous me direz ce que vous voudrez... Moi, je crois que la choucroute, ça doit être lourd à digérer.

JUDITH. Oui, peut-être!... Pour les petites natures comme vous...

BERTHE, *entrant derrière eux.* Ces Messieurs Dames prendront du café ?

JUDITH. Non, Berta. Vous savez bien. Pas pour moi... jamais le soir !

BERTHE. Bien, Mademoiselle.

ROBERT. Moi si, du café... parce que sans ça, cette choucroute, je vais en rêver toute la nuit!...

BERTHE. Bien, Monsieur. *(Elle sort.)*

JUDITH. Si vous essayez de me vexer en dénigrant la nourriture allemande, je préfère vous dire que c'est inutile. Vous perdez votre temps !

ROBERT. Mais pas du tout, voyons... Je ne dénigre rien ! Je dis simplement que c'est lourd le soir, cette charcuterie.

JUDITH. En Allemagne, nous la digérons très bien !

ROBERT. Ce doit être une question d'hérédité ou d'atavisme, mais moi, qui n'ai pas d'origines allemandes, je sens que j'aurai du mal...

JUDITH. Vous ne savez pas ce que vous dites... Vous ne savez rien. La choucroute est un plat inimitable. D'ailleurs, on en mange dans tous les pays ! Ce qui prouve bien que ça plaît...

ROBERT. Ah ! mais je ne dis pas que ça ne plaît pas. Je dis : « C'est lourd ! » C'est tout !

JUDITH. Quand elle est bien préparée, et le vin glacé, comme ce soir, c'est merveilleux !

ROBERT. Ah ! oui, merveilleux... mais lourd ! Moi, ça me met le feu aux joues. Pas à vous ?

JUDITH. Non !

ROBERT. Si nous étions intelligents, je sais ce que nous ferions.

JUDITH. Ah ! oui ? Quoi donc ?

ROBERT. Nous sortirions tous les deux.

JUDITH. Il n'en est pas question !

ROBERT. Ne vous braquez pas comme ça ! C'est une idée en l'air, une suggestion que je fais...

BERTHE, *entre avec le café.* Voilà, Monsieur ! Et si vous voulez un conseil, buvez-le pendant qu'il est chaud, parce que... *(Geste vers l'estomac.)*

ROBERT. Merci !

JUDITH. Berta !

BERTHE. Mademoiselle ?

JUDITH. Quand est-ce que Monsieur a dit qu'il reviendrait ?

BERTHE. Beuh!...

ROBERT. Il avait à faire, et il...

JUDITH. Je ne vous demande rien à vous ! Je m'adresse à Berta ! Alors ?

BERTHE. Eh bien ! je n'en sais pas beaucoup plus que Monsieur ! M. Bernard a dû sortir, et vous savez, quand il sort, on le sait, mais quand il rentre, ça, c'est plus vague...

JUDITH. Il aurait quand même pu me le dire !

BERTHE. Eh bien ! oui... Mais ça s'est fait brusquement!... L'imprévu!... N'est-ce pas, Monsieur ?

ROBERT. Oui, c'est ça, brusquement... C'est ça l'imprévu... C'est une chose qu'on ne peut pas prévoir !

BERTHE. Oui, puisque c'est l'imprévu!... Pardine, forcément !

ROBERT. Parce que si on avait pu le prévoir, ce ne serait plus l'imprévu. Ce serait...

BERTHE. Ça serait autre chose, évidemment !

JUDITH. Bon... merci Berta !

BERTHE. De rien, Mademoiselle, de rien ! *(Elle sort.)*

ROBERT. Si ça n'avait pas été la choucroute, j'aurais été tout à fait ravi...

JUDITH. Ah ! oui ? De quoi donc ?

ROBERT. Que Bernard ne soit pas là. De dîner en tête à tête avec vous.

JUDITH. Je vous en prie... Ne vous fatiguez pas !

ROBERT. Mais non ! Mais non ! Ne vous fâchez pas ! Allez, faites-moi un petit sourire ! Vous savez que vous êtes très, très jolie pour... une... *(Il s'arrête brusquement.)*

JUDITH. Pour une Allemande ? C'est ça ? C'est ce que vous vouliez dire ?

ROBERT. Mais pas du tout, voyons... Vous interprétez mal ma pensée...

JUDITH. Je ne sais si je l'interprète mal, mais je sais qu'elle est vilaine !

ROBERT. Quoi ? Qu'est-ce qui est « vilaine » ?

JUDITH. Votre pensée !

ROBERT. Mais pas du tout !

JUDITH. Allons ! Vous croyez que je ne vois pas votre manège ? Pendant tout le repas vous n'avez pas cessé de me faire des clias d'œil, et...

ROBERT. Mais...

JUDITH. Et des petits sourires bizarres et ambigus... devant ma bonne et à ma table !

ROBERT. Mais pas du tout... Je...

JUDITH. Ne commencez pas à mentir par-dessus le marché. Vous me faites une cour honteuse !

ROBERT. Mais...

JUDITH. Ne le niez pas ! Une cour scandaleuse... sous le toit de votre ami, de Bernard... qui vous héberge ! Vous n'hésitez pas à tourner autour de moi comme un homme des cavernes autour de son feu !

ROBERT. C'est parce que vous me plaisez bien.

JUDITH. Ce n'est pas une excuse ! Et même si je vous plaisais beaucoup, vous, vous ne me plaisez pas ! Alors, bonsoir !

ROBERT. Attendez attendez... J'ai une proposition à vous faire ! Ecoutez ! Je vous emmène faire un tour... à la campagne...

JUDITH. A la campagne ?

ROBERT. Oui !

JUDITH. A cette heure-ci ?

ROBERT. Il n'est pas tard !

JUDITH. Enfin... il fait nuit... On ne voit rien !

ROBERT. Pas besoin de voir. C'est pour vous remercier de votre hospitalité... et histoire de respirer. En tout bien tout honneur, naturellement !

JUDITH. Naturellement !

ROBERT. Qu'est-ce que vous risquez ? Vous êtes assez grande pour vous défendre, si vous avez peur que je vous fasse la cour !

JUDITH. Je vous défends de me faire la cour !

ROBERT. Mais vous êtes si charmante... Et puis, c'est un peu un jeu...

JUDITH. Oui, je sais... Un jeu français ! Mais un jeu dangereux !

ROBERT. Pas pour vous, puisque vous avez Bernard !

JUDITH. Oui, parfaitement, j'ai Bernard ! Mais si ce jeu n'est pas dangereux pour moi, d'abord il ne m'intéresse pas, et puis il est malhonnête, ce qui est encore pire !

ROBERT. Quand vous m'avez embrassé...

JUDITH. Par erreur ! Ne l'oubliez pas !

ROBERT. Mais... vous m'avez embrassé deux fois... et...

JUDITH, *coupant*. La première par erreur, et la seconde fois parce que vous avez usé d'un chantage odieux. Mais je ne chanterai plus !

ROBERT. Mais si ! Mais si ! Vous chanterez à la campagne... Venez !

JUDITH. C'est une idée fixe ?

ROBERT. Une idée romantique...

JUDITH. Ah ! oui, vraiment ! Vous en avez l'air ! Là ! Rouge et congestionné comme vous êtes !

ROBERT. C'est le vin qui me met le sang à la tête. C'est justement pour ça que je voudrais prendre l'air.

JUDITH. Je ne vous en empêche pas.

ROBERT. Mais pas sans vous... Venez, sortons ensemble... Soyez gentille.

JUDITH. Je suis très gentille !

ROBERT. Alors, soyez encore plus mignonne, et sortez avec moi.

JUDITH. Vous ne me ferez pas la cour ?

ROBERT. Promis ! Juré ! Parole d'honneur !

JUDITH. Alors, un tout petit tour d'une heure et on revient.

ROBERT. Oh ! merci... merci. (*Il se précipite sur elle et l'embrasse.*)

JUDITH. Mais voulez-vous me laisser, voyons ! (*Se dégageant.*) Ah ! elle est belle votre parole d'honneur !

ROBERT. Ça m'a échappé... parce que je suis content... Je vous demande pardon !

JUDITH. Ah ! non ! Ça suffit ! Et quand nous serons dehors, dans la nuit, dans votre voiture, vous me sauterez dessus, et je ne pourrai pas descendre !

ROBERT. Impossible !

JUDITH. Je ne vous crois plus.

ROBERT. Mais si ! Je n'ai pas de voiture ! Nous prendrions un taxi, et il y aura le chauffeur... Alors...

JUDITH. Non !

ROBERT. Mais je vous promets...

JUDITH. C'est fini, vous m'entendez ? Fini... Qu'est-ce que c'est que ces manières de vandale ? Mais vous êtes infernal, à vouloir me séduire... Ah ! vous vouliez que je sorte ? Eh bien ! oui, je vais sortir ! Mais sans vous !

ROBERT. Ecoutez-moi...

JUDITH. Rien du tout... plus rien ! Vous êtes un sal... bonhomme !

ROBERT. Mais...

BERTHE, *entrant*. Je peux desservir le café ?

ROBERT, *distraitement*. Oui... oui... (*A Judith.*) Ecoutez-moi... Je vous assure ma petite Judith que...

JUDITH, *allant face jardin*. Qu'est-ce que c'est que ces familiarités ? Rien du tout ! (*Elle rentre et claque la porte.*)

BERTHE. Elle n'a pas l'air contente, hein ?

ROBERT. Non... Mais elle est bien charmante quand même...

BERTHE. Ah ! oui... Elle vaut les deux autres ! Alors, j'ai entendu qu'elle sortait ?

ROBERT. Oui...

BERTHE. Vous allez avec elle ?

ROBERT. Elle ne veut pas !

BERTHE. Eh bien ! mon pauvre Monsieur, c'est encore vous qui allez réceptionner l'Américaine.

ROBERT. Hein ? Ah ! Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je ne peux pas abandonner Bernard !... Et puis, je ne fuis pas devant le danger, moi ! Je fais face !...

(*Il se tourne vers la porte d'entrée. Janet entre en hôtesse. A Berthe.*) Déjà ? (*A Janet.*) Bonsoir !

JANET. Bonsoir !

BERTHE. Ah ! Bonsoir, Mademoiselle Janet !

JANET. Bonsoir, ma petite Bertie ! Ah ! comme c'est bon de se retrouver de nouveau chez soi !...

BERTHE. Qu'est-ce qui s'est passé, Mademoiselle ?

JANET. Eh bien ! à l'heure qu'il est, je devrais être tranquillement dans mon lit à New York, mais la tour de contrôle à Gander nous a fait faire demi-tour à cause d'une terrible tempête sur l'Atlantique nord... Alors me revoilà ici pour la nuit ! Bernard n'est pas là ?

ROBERT. Non... Justement il a dû sortir...

BERTHE. Oui... pour affaires...

JANET. Bon... Pas longtemps j'espère ?

BERTHE. Oh ! non, pas longtemps... sûrement pas !

ROBERT. Sûrement pas...

JANET, *à Robert*. Et comment allez-vous depuis que je vous ai quitté ce matin, cher Monsieur ?

ROBERT. Eh bien ! mais très bien, merci !

JANET. Ah ! ici, c'est merveilleux... C'est la vie calme, sans imprévu, sans à-coup... n'est-ce pas ?

ROBERT. Ah ! ça, ici, c'est le calme plat...

BERTHE. — Archi-plat !

JANET. J'adore me retrouver chez moi... « Home, sweet home... » (*Elle pose son sac V.A.L. sur un fauteuil.*) Je suis claquée !... (*Elle se dirige vers la chambre face jardin.*)

ROBERT, *se précipitant*. Où est-ce que vous allez ?

JANET. Me mettre à mon aise, dear... me délasser !

ROBERT. En face, en face !

JANET. Quoi « En face, en face ! » ?

ROBERT. Allez en face !

JANET. Moi ?

ROBERT. Oui !

JANET. Pour quoi faire ?

ROBERT. Pour vous délasser.

JANET. Notre chambre, à Bernard et à moi, c'est celle-là !

ROBERT. Oui, je sais, je sais... Mais Bernard me l'a donnée.

JANET. Comment ?

ROBERT. Oui, il m'a dit...

BERTHE. Oui, c'est vrai, ça !

ROBERT. Il m'a dit : « Tu es mon meilleur ami... et comme Janet est en Amérique, prends ma chambre, c'est la plus belle ! »

JANET. Ah !

BERTHE. Oui, Mademoiselle, c'est ça... M. Bernard l'a dit à Monsieur !

ROBERT. Alors, je m'y suis installé, n'est-ce pas ?

JANET. Eh bien ! déménagez en face, puisque je suis de nouveau là !

ROBERT. Impossible !

BERTHE. Ouais ! difficile !...

JANET. Pourquoi ?

ROBERT. Bernard m'a donné sa chambre...

JANET. La mienne !

ROBERT. Hé ! oui, mais vous n'étiez pas là, alors forcément... je l'occupe !

JANET. Mais quelles drôles de manières ! Je vous dis, puisque je suis revenue : « Rendez-moi ma chambre ! »

ROBERT. Il faut que j'attende que Bernard revienne.

BERTHE. Ah ! ça oui ! Ce Monsieur a raison. M. Bernard a donné des ordres. On ne peut pas changer comme ça !

JANET. Mais c'est incroyable ! Enfin, est-ce que c'est l'homme ou la femme qui commande dans une maison ?

ROBERT et BERTHE. C'est l'homme !

JANET. Non ! Justement ! C'est la femme !

ROBERT. Allons donc !

BERTHE. Ce n'est pas possible !

JANET. Si ! En Amérique, c'est la femme qui commande... et l'homme s'incline sans discuter !

ROBERT. Sans discuter ?

JANET. Sans discuter ! L'homme, c'est l'argent, la femme, la cervelle ! C'est comme ça en Amérique ! Alors, laissez-moi entrer dans ma chambre et allez en face !

ROBERT. Oui... oui... Mais ici, nous sommes en France, n'est-ce pas ?

BERTHE. Ah ! ça oui ! Il n'y a pas de doute !

ROBERT. Alors en France, c'est l'homme qui commande. Je suis désolé !

JANET. Vous avez tort ! Laissez-moi manger quelque chose, car je n'ai pas encore dîné, et si vous voulez, je vous convaincrai après que vous avez tort !

ROBERT. Je suis à votre disposition.

JANET. Et vous verrez que vous me rendrez ma chambre quand vous serez persuadé que j'ai raison.

ROBERT. Nous verrons... nous verrons...

JANET. Qu'est-ce que vous avez à manger, Bertie ?

BERTHE. Des saucisses de Francfort, de premier choix.

JANET. Eh bien ! c'est parfait !... Est-ce que vous avez de la crème fraîche ?

BERTHE. Ah ! oui, comme dessert.

JANET. Non, pour manger comme légume.

BERTHE, écaurée. Ah ! bon. C'est ça ! pour manger avec les... Mais parfaitement !

JANET, désignant la table. Mettez le couvert là !

ROBERT. Non ! non !

BERTHE. Oui... oui... Venez donc dans la cuisine, ça ira plus vite !

JANET. Je dînerai dans la kichenette, alors, sur le doigt !

ROBERT, la suivant. Sur le doigt ?

JANET, levant son pouce. Oui ! (Elle sort.)
(Judith sort de la face jardin. Elle est en hôtesse.)

ROBERT. Ah ! oui. Parfaitement ! Il suffit de s'entendre, quoi !

BERTHE, la voyant, et avant de sortir derrière Janet. Ce travail, mais ce travail !... (Elle est sortie.)

JUDITH. Voilà, je suis prête... Bonsoir !

ROBERT. Moi aussi, je suis prêt !

JUDITH. Ah ! non ! Je vous prie de me laisser tranquille ! Je n'ai plus aucune confiance en vous... Et je sors seule ! C'est clair ?

ROBERT. Mais...

JUDITH. C'est mon dernier mot, puisque vous ne savez pas vous conduire avec la femme de votre ami.

ROBERT. Et qu'est-ce que je vais dire à Bernard ?

JUDITH. Vous lui direz que je suis sortie !

ROBERT. Mais il m'a dit de prendre soin de vous. de vous tenir compagnie !

JUDITH. Vous avez une drôle de façon de prendre soin de moi, avec une drôle de lumière dans vos vilains yeux châtaigne...

ROBERT. Noisette ! Ils sont noisette ! Venez les voir de plus près, et vous vous rendrez compte qu'ils sont noisette !

JUDITH. Je vous crois, je vous crois. (Voyant le sac de Janet.) Qu'est-ce que c'est que ce sac de la V.A.L. ?

ROBERT, se précipitant sur le sac et le serant contre sa poitrine, au moment où Judith tendait la main pour le prendre.) C'est à moi... à moi !

JUDITH. Vous vous servez d'un sac comme ça, vous ?

ROBERT. Oui... oui... vous voyez bien !...

JUDITH. Et qu'est-ce que vous faites, vous un homme, d'un sac comme ça ?

ROBERT. Je range dedans mes petites affaires... mes petites affaires de toilette...

JUDITH. Ah !

ROBERT. Oui.

JUDITH. Quelle drôle d'idée !

ROBERT. Pourquoi ?

JUDITH. De faire de la publicité à une compagnie américaine.

ROBERT. Ça s'est trouvé comme ça !

JUDITH. Oui... oui... bien sûr ! Mais si vous étiez patriote, vous prendriez au moins un sac de la compagnie Air France. Ce serait plus normal !

ROBERT. Ah ! Eh bien ! oui... Vous voyez, je n'y avais pas pensé !

JUDITH. Ce n'est pas à votre honneur... Il est vrai que votre honneur...
(Elle sort au fond, au moment où Janet rentre dans la cuisine.)

JANET, regardant Robert. J'espère qu'en France, ce n'est pas l'habitude des hommes de fouiller dans les sacs des demoiselles, n'est-ce pas ?

ROBERT, qui tient toujours machinalement le sac sur sa poitrine. Pardon ?

JANET. Je vous demande si vous fouillez dans mon sac.

ROBERT. Moi ?

JANET. Oui, vous !

ROBERT. Quelle idée ! Pourquoi est-ce que vous me demandez ça, voyons ?

JANET. Parce que je vous vois crispé sur mon sac !

ROBERT. Moi ? (Réalisant.) Oh ! pardon. Excusez-moi. (Sans lâcher le sac.)

JANET. De toute façon, je vous signale que je n'ai jamais d'argent, je paie tout par chèque.

ROBERT. Mais c'est très bien ! En effet, le chèque est un moyen très pratique.

JANET. A part un bâton de rouge, un stylo Parker, et quelques petits vêtements personnels pour la nuit, je n'y ai qu'un peu de monnaie américaine et française pour payer mes taxis... c'est tout ! Vous pouvez me croire !

ROBERT. Mais je vous crois, voyons !

JANET. Alors, laissez mon sac !

ROBERT. Hein ? Ah ! pardon. (Il jette le sac.) Pardon ! C'est machinal... je le tenais machinalement... Vous l'aviez mis sur cette chaise et j'allais m'asseoir... Alors j'ai pris votre sac, pour ne pas m'asseoir dessus, n'est-ce pas... évidemment...

JANET. Evidemment ! Il ne viendrait à l'idée de personne de voir un sac et de s'asseoir dessus !

ROBERT. Oui... ce serait trop bête ! Mais vous n'allez pas croire au moins que je touchais votre sac ?

JANET. Mais non, voyons, je vous faisais courir... enfin, marcher.

ROBERT. Ah ! bon... Vous m'ôtez un poids... que j'avais sur l'estomac !

JANET. Parce que vous avez peut-être trop bien diné ?

ROBERT. Sans doute.

JANET. C'est agréable d'avoir une bonne qui cuisine bien, comme la mienne...

ROBERT. Ah ! vous avez une bonne ?

JANET. Oui ! Bertie !

ROBERT. Bertie ? Ah ! oui. Naturellement... Je suis distrait !

JANET, se servant un whisky. Vous prenez quelque chose ?

ROBERT. Euh ! oui... Volontiers !

JANET. Scotch ?

ROBERT. Oui... oui... Merci !

JANET, servant. Alors ? Est-ce que vous avez réfléchi ?

ROBERT. Moi ? Réfléchi à quoi ?

JANET. A ce que je vous disais... au sujet de la femme américaine.

ROBERT. Ah ? Oui... oui... je suis d'accord.

JANET. Ah ? Vous avez changé d'avis ?

ROBERT. C'est-à-dire que... en y réfléchissant... C'est une méthode qui a sûrement ses bons côtés... Comme toutes les méthodes... ses avantages et ses inconvénients.

JANET. Il n'y a pas d'inconvénients... Pour que tout marche bien, il faut que la femme commande... et Bernard est d'accord.

ROBERT. Eh bien ! alors... tout est parfait !

JANET, allant vers la chambre jardin face. Ainsi, si je voulais m'installer dans notre chambre, je m'y installerais. (Elle ouvre la porte.)

ROBERT. Oui... oui... maintenant... Pourquoi pas ?

JANET. Et sans attendre que Bernard revienne, et me donne son accord. Je suis sûre que, s'il m'y trouvait en revenant, ça lui ferait une surprise.

ROBERT. Ah ! ça, sûrement !... Et même une grosse !

JANET. Et il ne me reprocherait pas de vous en avoir délogé. (Elle regarde dans la chambre.) Mais... (Elle y entre.)

ROBERT. Quoi ?

JANET, revenant avec le sac de Judith. Qu'est-ce que c'est que ce sac de la Lufthansa ?

ROBERT, se précipitant. Ah ! Ce sac ? Eh bien ! c'est à moi !

JANET. A vous ?

ROBERT. Oui... oui... C'est là que je mets mes petites affaires de toilette, mon pyjama... une savonnette... un peu de linge... ma brosse à dents, du dentifrice et mon blaireau... Enfin, vous voyez !

JANET, lui mettant le sac dans les bras. Oui... oui... je vois que vous êtes bien installé dans ma chambre et je vous la laisse, puisque Bernard vous l'a donnée. (Elle referme la porte.)

ROBERT. Oh ! Je ne voudrais pas vous priver...

JANET. Du tout... Et je vous offrirai même un sac de la V.A.L. pour mettre vos petites affaires.

ROBERT. C'est très gentil !

JANET. On n'a pas idée d'avoir le sac d'une compagnie allemande ! (Prenant le sien.) Dans le nôtre a même une petite poche intérieure avec une lumière éclair. C'est très pratique !

ROBERT. En effet... en effet... Mais le mien peut faire encore de l'usage, vous savez. (Elle essaie d'ouvrir le sac que tient Robert.) Non... non... dans le mien, c'est plein de poches... plein de poches... plein de poches !

JANET. Vous me ferez plaisir, mon cher Robert, et vous accepterez celui que je vous donnerai.

ROBERT. Pour vous faire plaisir, alors...

JANET. Vous avez raison ! Un homme ne doit refuser un cadeau de la part d'une femme américaine !

ROBERT. Ah ! non ? Pourquoi ça ?

JANET. Parce que c'est très rare qu'une femme américaine fasse des cadeaux ! Mais vous, vous me plaisez beaucoup ! Vous, vous ne regrettez pas le sein de votre mère !

ROBERT. Je vous demande pardon ?

JANET. Oui ! Vous m'avez dit : « Non ! » quand j'ai voulu entrer dans ma chambre !... Alors vous n'êtes pas un bébé. Si vous dites « non », vous êtes un homme !

ROBERT. Ah ! bon. Je comprends. Oui... oui... enfin pour être un homme, ça je crois...

JANET. Voyez-vous, on se demande pourquoi l'Amérique est un grand pays.

ROBERT. Oui, en effet, on se le demande...

JANET. Eh bien ! c'est tout simplement parce que les hommes américains restent des bébés toute leur vie !

ROBERT. Ah ? Vraiment ?

JANET. Oui. Le rapport Kinsey l'a prouvé ! Chez nous la femme est la plus forte, parce que l'Américain lui dit toujours : « Oui ! » Alors, en exigeant tous les jours davantage, elle peut faire travailler l'homme jusqu'à l'épuisement total !

ROBERT. Ah ! oui, en effet... Et l'homme ne se plaint pas ?

JANET. Si ! Mais quand il ne veut plus dire « oui », ou qu'il est épuisé, alors nous demandons le divorce, pour cruauté mentale ! Notre mari doit nous payer une pension...

ROBERT. Et s'il ne paie pas ?

JANET. Alors, il va en prison ! Et pour ne pas aller en prison, il paie, donc il travaille, donc il produit, et c'est pour ça que l'Amérique est un grand pays !

ROBERT. Remarquez qu'en prison, il pourrait quand même faire des paniers et des espadrilles !

JANET. Il produit davantage en liberté.

ROBERT. Mais ce que je ne comprends pas, alors, c'est pourquoi vous voulez épouser Bernard.

JANET. Mais je ne veux pas l'épouser !

ROBERT. Ah ! non ?

JANET. Si je me marie, je n'épouserai qu'un Américain... parce que ce sont les seuls qui disent toujours « oui » aux femmes !

ROBERT. Oui, naturellement.

JANET. Mais Bernard est un Français. Ce n'est pas un bébé. Il me dit : « non »... et c'est pour ça que je l'aime !

ROBERT. Ah ! bon ? Parce que les femmes américaines n'aiment pas les hommes américains ?

JANET. Mais bien sûr que non ! C'est impossible ! On ne peut pas aimer et faire produire en même temps ! On a un sentiment pour quelqu'un qu'on aime, mais pas pour quelqu'un qui produit, voyons !

ROBERT. Oui, en effet, Oui, c'est possible...

JANET. Oh ! redites ça !

ROBERT. Quoi ?

JANET. « Oui, c'est possible. »

ROBERT. Pourquoi ?

JANET. Parce que votre bouche prend une très jolie forme quand vous dites ces mots-là.

ROBERT. Ah ! bon ?

JANET. Oui... Redites-le.

ROBERT. Redire quoi déjà ?

JANET. « Oui, c'est possible. »

ROBERT. Oui, c'est possible. Voilà !

JANET. Oh ! votre bouche a vraiment une forme ravissante ! (Elle s'approche de lui.)

ROBERT. Vraiment ?

JANET. Oui... redites-le encore !

ROBERT. Encore ?

JANET. Oui.

ROBERT. Oui, c'est possible.

JANET. On dirait tout à fait une fleur qui bouge...

ROBERT. Vous me gênez !

JANET. Non, non, je vous assure... (Lui frappant sur l'épaule.) Est-ce que vous avez déjà embrassé une Américaine ?

ROBERT. Moi ?

JANET. Oui !

ROBERT. Non ! Non L'occasion ne s'est pas présentée.

JANET. C'est dommage ! Nous sommes très rationnelles, dans les choses de l'amour aussi !

ROBERT. Ah vraiment ?

JANET. Vous allez voir ! (Elle apporte une chaise à côté du fauteuil où est assis Robert, s'assied, et l'embrasse brusquement.) Alors ?

ROBERT. Alors quoi ?

JANET. Qu'est-ce que vous en pensez ?

ROBERT. Bah ! C'est difficile à dire !

JANET. Etonné par la technique époustouflante ?

ROBERT. Non, non, sans aller jusque-là... Mais ça surprend, n'est-ce pas... quand on ne s'y attend pas !

JANET. Ah ! bon ? Alors maintenant vous vous y attendez ?

ROBERT. Pourquoi ? Vous voulez recommencer ?

JANET. Je veux que vous me disiez ce que vous pensez de ma technique.

ROBERT. Oh ! moi... vous savez... Je ne suis pas un expert !

JANET. C'est pour ça que c'est intéressant !

ROBERT. Mais on ne va tout de même pas s'embrasser comme ça, sans motif ?

JANET. Vous êtes fou ?

ROBERT. Pourquoi ?

JANET. Mais, vous ne me plaisez pas !

ROBERT. Ah ! bon ?

JANET. Seulement, vous n'êtes pas répugnant !

ROBERT. C'est encore heureux !

JANET. Et je ne vous aime pas ! Alors, je peux vous embrasser !

ROBERT. Enfin, en général, quand on embrasse les gens, c'est justement parce qu'on les aime !

JANET. Mais non... Moi, je veux un avis impartial. Bernard, je l'aime, il m'aime... Il ne peut plus juger, il n'a aucun élément de comparaison.

ROBERT. Ah ? Vous croyez ça ?

JANET. Naturellement ! Tandis qu'entre nous, il n'y a rien, il n'y a aucune pensée louche, n'est-ce pas ?

ROBERT. Ben... voyons !

JANET. Et aucun sentiment !

ROBERT. Ça, aucun !

JANET. Donc, nous pouvons nous embrasser techniquement... pour nous faire une opinion... une opinion technique ! Alors ? Vous êtes prêt ?

ROBERT. Oui... oui... (Il se carre dans le fauteuil.) Allez-y !

JANET. Bon... (Et elle l'embrasse, pendant qu'on sonne à la porte. Se dégageant.) Qu'est-ce que vous en pensez ?

ROBERT. Ah ! c'est mieux que le premier... nettement !

JANET. Vous trouvez ?

ROBERT, ravi. Oui... et je m'y attendais, hein ? Je n'ai même pas bénéficié de l'effet de surprise !

JANET. Et techniquement, ça vous paraissait comment ?

ROBERT. C'est la technique américaine ?

JANET. Oui !

ROBERT. Ça, techniquement, c'est assez au point, puisque ça me sonnait même un peu dans les oreilles.

JANET. Ah bon ? Et comme ça ?

(Elle l'embrasse à nouveau, tandis que ça sonne à nouveau, que Berthe entre et traverse pour aller ouvrir.)

BERTHE. Si c'est pas malheureux de voir ça ! (Elle sort au fond.)

ROBERT, se dégageant. Ah ! comme ça, c'est tout à fait bien... Ça me sonnait encore plus fort dans les oreilles ! Mes compliments !

JANET, avec une joie d'enfant. Eh bien ! je suis ravie que ça vous plaise, ravie ! Il faut que je vous embrasse pour ça !

ROBERT. Mais non, mais non...

JANET. Si, si !

ROBERT. Toute cette technique n'est-ce pas... ça va peut-être finir par me donner des idées...

JANET. Il ne faut pas avoir d'idées ! La technique du baiser repose justement sur le manque d'idées !

ROBERT. Vraiment ?

JANET. Oui !

ROBERT. Mais à quoi est-ce que ça sert alors, toute cette technique, si ça ne doit pas donner des idées ?

JANET. A passer le temps !

ROBERT. Ah ! bon ?

JANET. Oui ! Quand on est avec des gens qu'on n'aime pas, on ne peut pas toujours jouer au gin-rummy, n'est-ce pas ?

ROBERT. C'est vrai !

JANET. Alors, quand on rencontre quelqu'un comme vous, par exemple, quelqu'un qui a une bouche intéressante, on en profite !

ROBERT. Pour faire un peu d'exercice ?

JANET, même jeu. C'est ça, voilà ! Vous permettez ?

ROBERT, même jeu. Je vous en prie !

(Ils vont s'embrasser quand Bernard entre, suivi de Berthe.)

BERNARD. J'avais oublié mes clés avec tout ça... (Voyant Janet.) Alors ? Berthe vient de me dire que tu étais là !

JANET. Oui, chéri... Tu vois bien ! Bonsoir, Bernard darling !...

BERNARD. Bonsoir... bonsoir... Mais qu'est-ce qui se passe ?

JANET. Eh bien ! ton ami me tenait compagnie...

BERNARD. Oui... oui... je vois... Mais tu devrais être à New York...

JANET. Mais oui, Bernard chéri... Mais j'ai téléphoné et tu étais sorti... Il y avait une tempête !

BERNARD. Oui... bon, bon !

JANET. Où étais-tu ?

BERNARD. Dehors... retenu pour affaires... Je n'ai pas pu revenir plus tôt.

JANET. Je suis heureuse de te revoir si vite... Et toi, chéri ?

BERNARD. Mais oui, moi aussi, bien sûr !

JANET. Tu as l'air agité ?

BERNARD. Mais non ! (A Robert.) Alors, quoi de neuf ?

ROBERT. Situation stationnaire.

BERNARD. Ah ! bon, pas de pépins... dans nos affaires ?

ROBERT. Pas pour le moment !

JANET. Justement, ton ami Robert et moi nous étions en train de...

ROBERT. De parler ! Oui, nous parlions en t'attendant...

JANET. Et je t'attendais avec impatience, chéri, je m'ennuyais !...

BERNARD. Eh bien ! tu vois, j'arrive à point. Et je t'emmène tout de suite passer la nuit à Saint-Germain.

JANET. Pourquoi, chéri ?

BERNARD. C'est une idée qui me vient comme ça !

ROBERT. Une très bonne idée !

BERNARD. Ah ! oui ; ça serait amusant... Enfin, ça changerait...

JANET. Mais ça change, chéri, puisque tu as donné notre chambre à ton ami, nous coucherons là... Ce sera follement drôle... (Elle désigne la porte face cour.)

ROBERT. C'est-à-dire que...

BERNARD. Que quoi ?

ROBERT. Que rien ! Tu m'as dit qu'il y avait du bruit dans celle-là... Et puis, tu as dit à Berthe qu'elle pouvait coucher là !

BERNARD. Moi, j'ai dit ça ?

ROBERT. Mais oui, rappelle-toi...

JANET. Au lieu de rester dans sa chambre ?

BERNARD. Oui ! Oui !... C'est ça... Tu as raison... je me souviens (A Janet.) Elle voulait changer un peu, elle aussi... C'est normal... Tu voyages tout le temps, toi, tu ne te rends pas compte ! Alors, Berthe voulait avoir l'impression de voyager aussi... dans le même appartement...

JANET. Et toi, alors, où est-ce que tu aurais couché si je n'étais pas revenue ?

BERNARD, sur un signe de Robert. Moi ? Eh bien ! là ! (Troisième porte au fond.)

JANET. Sur la cour ?

BERNARD. Oui, justement, il n'y a pas de bruit. Et comme le bruit me fatigue, j'étais très content de changer un peu moi aussi. Bon ! Allons à la campagne !

JANET. Oh ! non ! Il est tard, darling ! Restons ici ; je vais prendre un bain et on va se coucher... dans la chambre sur la cour ! C'est terriblement excitant, tu ne trouves pas ?

BERNARD. Mais non !

JANET. Allons, obéis ! Ou je dors dans ce fauteuil...

ROBERT. Ah ! non, non, surtout pas !... Il vaut mieux aller vous coucher tout de suite... après votre tempête !

BERTHE, revient. Monsieur n'a plus besoin de moi ?

BERNARD. Non, ça va, Berthe, merci !

JANET. Le lit est prêt, dans la chambre sur la cour ?

BERTHE. Non, Mademoiselle.

JANET. Mais où est-ce que nous allons dormir alors, puisque Bernard a donné notre chambre à son ami ?

BERTHE. Ah ? Monsieur a donné... ? Eh bien ! là ! (Elle désigne la face cour.)

JANET. Nous n'allons quand même pas coucher avec vous, là, Bertie !

BERTHE. Avec moi ?

ROBERT. Oui, puisque c'est vous qui couchez là !

BERTHE. Moi ?

BERNARD. Evidemment, voyons ! C'est vous-même qui me l'avez demandé !

BERTHE. Moi ?

BERNARD. Oui ! Pour changer de paysage !

BERTHE. Moi ?

ROBERT. Oui, vous ! J'étais là !

BERNARD. Oui ! C'est clair ?

BERTHE. Non !

BERNARD. Si !

BERTHE. Ah ! bon !

BERNARD. Alors, allez préparer la chambre sur la cour !

BERTHE. Bien, Monsieur.

JANET. Venez, Bertie, je vais vous aider.

BERTHE. Avec plaisir, Mademoiselle. Je suis un peu débordée, en ce moment.

JANET. Comment ça ?

BERTHE. Enfin, je veux dire fatiguée. C'est une vie difficile pour une bonne, ici, Mademoiselle !

JANET. Ah ! je sais... Si j'étais tout le temps là, ce serait différent ! (Elle prend son sac V.A.L.)

BERTHE. Oh ! là là !... Ça, oui !...

(Elles sont sorties troisième chambre au fond.)

BERNARD. Où est-elle ?

ROBERT. Qui ?

BERNARD. Jacqueline.

ROBERT. Je n'en sais rien, moi ! Tu ne l'as pas emmenée à Saint-Germain ?

BERNARD. J'ai essayé, mais il n'y a rien eu à faire... Elle m'a fait une histoire au restaurant !... Et en plein milieu du repas, la voilà qui se lève et qui part ! Le temps que je sorte dans la rue, elle avait... disparu !

ROBERT. Allons, bon !

BERNARD. Et Judith ?

ROBERT. Partie se promener ! J'ai voulu la faire sortir... J'ai même essayé de lui faire la cour...

BERNARD. Quoi ?

ROBERT. Oh ! sois tranquille, juste pour aider les choses... Mais rien à faire, elle l'a très mal pris... Elle t'aime... et moi, j'avais l'air de quoi ?

BERNARD. Mais... de rien, de rien, de rien !

ROBERT. Mais si... Mais si, justement ! J'en avais exactement l'air ! C'est très gênant ! Tu me mets dans des situations, avec tes trois numéros !...

BERNARD. Ça, je dois dire que je commence à me demander si mon système est vraiment très bon !

ROBERT. Tu m'as dit qu'aujourd'hui c'était exceptionnel !

BERNARD. Ecoute, je vais essayer d'emmener Janet à la campagne jusqu'à demain matin.

ROBERT. Ça devient une manie, cette campagne !

BERNARD. Et comment faire, autrement ? Parce que si elle ne revient, je ne serai pas là, et tu ne sais rien, évidemment !

ROBERT. Evidemment ! Et si l'Allemande arrive en même temps ?

BERNARD. Tu diras... tu diras... ce que tu voudras... Enfin, n'importe quoi !

ROBERT. Facile à dire ! Mais s'il y a de la casse, je ne répons de rien !

BERNARD. Je suis consterné... Je sens mes nerfs qui commencent à me lâcher... Et toi ?

ROBERT. Moi pas ! J'ai les nerfs solides, moi ! Ah ! évidemment, ça change de la vie à Aix ! Mais c'est intéressant, trépidant, varié... Je trouve ça assez passionnant... excitant ! Naturellement, il y a des risques. Mais quand il n'y a pas de risques, il n'y a pas de plaisir, et tu as voulu le plaisir !

JANET, rentre avec Berthe. Ça y est, amour ! C'est adorable, cette chambre sur la cour, si calme et tranquille !

BERNARD. Oh ! ça ne vaut pas la campagne !

(Elle se dirige vers la porte.)

BERTHE. Ah ! ah ! on dirait que...

ROBERT. Oui... oui... on dirait que...

BERNARD. Oui ! Oui ! On dirait !

(Robert fait signe à Bernard de filer.)

BERNARD. Allez ! viens, viens vite !... Dans notre petite chambre...

JANET. Sur la cour. Oh ! j'adore ça !

(Il la pousse devant lui, entre derrière Janet dans la troisième chambre et en ferme la porte au moment où Jacqueline fait irruption dans la pièce.)

BERTHE, à Robert. Sérieusement, Monsieur, c'est une vie pour une bonne, ici ?

JACQUELINE. Où est-il ?

ROBERT. Qui ?

JACQUELINE. Bernard !

BERTHE. Bon... Moi, je vous laisse, hein ? Bonne nuit ! (Elle sort.)

ROBERT. Merci, Berthe ! Vous êtes bien aimable !

JACQUELINE. Alors ? Où est Bernard ?

ROBERT. Comment, il n'est pas avec vous ? Je vous croyais à Saint-Germain, moi !

JACQUELINE. Mais qu'est-ce que c'est que cette marotte ? Pendant tout le repas, Bernard n'a pas cessé de me dire qu'il n'y avait rien de tel que la campagne... Et il insistait, il insistait, comme s'il avait quelque chose à cacher...

ROBERT. Pensez-vous ! Qu'est-ce que vous voulez qu'il ait à cacher ?

JACQUELINE. Mais justement ! Je sais bien rien à cacher. Je le connais ! Mais cette insistance m'énerve. Plus on me dit de faire les choses, moias j'en ai envie. Je suis comme ça. C'est ma nature ! On ne se refait pas !

ROBERT. Oui, bien sûr ! Eh ! là, c'est ma chambre (Comme Jacqueline se dirigeait face jardin.)

JACQUELINE. Ah ! oui, c'est vrai, je ne sais plus ! Je suis si énervé !

ROBERT. Il ne faut pas, voyons... Vous êtes charmante...

JACQUELINE. Il m'a tellement agacée que je n'ai même pas fini de dîner ! Je suis sortie prendre l'air, et quand je suis rentrée dans le restaurant, il n'y était plus ! Vous ne trouvez pas ça insensé ?

ROBERT. Ah ! si, si ! Mais il a peut-être voulu prendre l'air, lui aussi. Ça l'a peut-être énervé de vous voir énervée. Il vous aime et...

JACQUELINE. Mais moi aussi, je l'aime ! D'ailleurs, toutes ces histoires n'arriveraient pas si nous étions tous le temps ensemble ! Je sais qu'il est là, tout seul, quand je suis à l'autre bout du monde... Je me demande ce qu'il fait, je m'inquiète...

ROBERT. Lui aussi, lui aussi, il s'inquiète. (Regarde la porte par où est sorti Bernard avec Janet.) Il s'inquiète beaucoup. C'est sans doute pour ça... pour ça qu'il insistait pour vous emmener à la campagne, pour calmer vos inquiétudes mutuelles !

JACQUELINE. Au lieu de me contrarier tout le temps, ce serait si simple qu'il m'épouse !

ROBERT. Ah ! ça, oui, si simple !

JACQUELINE. Ah ! c'est aussi votre avis ! Avouez que c'est ridicule d'attendre et de rester séparés tout le temps !...

ROBERT. Ça, ridicule !

JACQUELINE. Enfin, quand nous serons mariés, ça changera. Bon. Eh bien ! bon !

petit Robert... (voyant le sac de Janet « Lufthansa ».) Mais, qu'est-ce que c'est que ce sac de Lufthansa ?

ROBERT, prenant le sac. C'est à moi... c'est à moi !

JACQUELINE. A vous ?

ROBERT. Oui... oui... Je m'en sers pour ranger mes petites affaires personnelles. Mon pyjama, une savonnette, ma brosse à dents, du dentifrice... et mon blaireau !

JACQUELINE. Quelle idée !

ROBERT. Ce n'est pas défendu, non ?

JACQUELINE. Non, non, bien sûr, mais c'est un sac de femme ; alors, dans vos mains, comme ça, ça fait drôle !

ROBERT. Oh ! mais je ne suis pas ce que vous croyez !

JACQUELINE. Mais je ne crois rien !... Bon, ne m'en veuillez pas, mais je vais me coucher !

ROBERT. Mais bien sûr !

JACQUELINE. Et quand Bernard arrivera, vous lui direz qu'il vienne me demander pardon... et qu'il m'a fait beaucoup de peine...

ROBERT. Je lui dirai... si je le vois.

JACQUELINE. Merci... Bonsoir, mon petit Robert.

(Elle sort face cour.)

ROBERT. Bonsoir !

(Entendant Janet rentrer, il remet le sac Lufthansa, à la volée, chambre face jardin.)

JANET, sortant avec Bernard de la troisième chambre, en peignoir de bain et tenant son bonnet de bain.

Mais laisse-moi passer ! Non, chéri, je ne vois absolument pas l'utilité d'aller à Saint-Germain-en-Laye, alors que nous sommes si bien ici. (A Robert.) Vous ne trouvez pas que c'est ridicule ?

ROBERT. Oh ! moi, vous savez..., je n'ai pas d'opinion !

JANET. Il est de mon avis, naturellement !

BERNARD. Mais ce serait beaucoup plus agréable...

JANET. Non. J'adore cette chambre sur la cour... et je vais prendre un bain !

(Elle sort salle de bains.)

BERNARD. Elle est butée... Décidément, on ne peut rien leur faire faire !

ROBERT. Eh !... c'était Jacqueline !

BERNARD. Jacqueline ?

ROBERT. Oui ! On avait le choix entre Judith et Jacqueline. Eh bien ! c'était Jacqueline !

BERNARD. Mais qu'est-ce qu'il faut que je fasse, mon Dieu ? Ça ne peut pas durer comme ça ! Ça va craquer d'une minute à l'autre.

ROBERT. Calme-toi ! N'oublie pas qu'à l'heure qu'il est, l'Allemande doit être sur le chemin du retour. Alors, pas de panique, hein ! ou c'est la fin de tout, et la mort du petit étalon !

JACQUELINE, sort de la face cour en tenue de nuit. Ah ! te voilà, toi ! Eh bien ! tu peux te vanter de m'avoir énervée !

BERNARD. Moi ?

JACQUELINE. Parfaitement ! Me plaquer en plein dîner !

BERNARD. Mais ce n'est pas moi... C'est toi qui es partie !

JACQUELINE. Mais moi, je suis revenue dans le restaurant et tu n'y étais plus ! Tu avoueras que c'est le comble !

BERNARD. Tu montes sur tes grands chevaux, à cause de cette histoire de Saint-Germain...

JACQUELINE. Il y a de quoi ! Ce n'est vraiment pas la peine d'avoir une maison, un foyer comme le nôtre, pour aller coucher à la campagne..., comme si on se cachait pour s'a mer !

BERNARD. Chut ! Ne t'énerv pas !

JACQUELINE, aussi fort. Il n'y a pas de « chut » ! Je ne veux pas me cacher pour t'aimer !

BERNARD et ROBERT. Chuuut !!!

JACQUELINE. Toi, oui, sans doute ! Tu dois avoir honte, honte de ne pas m'épouser !

BERNARD. Ça va venir, ça va venir... Tu es ma fiancée !

JACQUELINE. Je suis ta maîtresse ! C'est pour ça que tu veux te cacher :

BERNARD. Ecoute, c'est très gênant, cette scène devant notre ami !

JACQUELINE. Je suis sûre qu'il est de mon avis, n'est-ce pas ?

ROBERT, qui écoutait porte sale de bains. Vous savez, moi..., je ne me mêle pas des histoires d'amour...

JACQUELINE, bondissant. Voilà..., il a dit le mot ! Notre histoire est une histoire d'amour. Et un amour ne se cache pas ! Il s'épale, en pleine ville, au grand jour !

BERNARD. Oui, bon, bon, je t'en prie, calme-toi !

JACQUELINE. Justement, pour me calmer, j'allais prendre un bain. (Elle se dirige vers la salle de bains.)

BERNARD, se précipitant devant la porte salle de bains. Non, non, attends...

JACQUELINE. Pourquoi ?

BERNARD, désignant lâchement Robert. Parce que c'est lui qui...

JACQUELINE. Qui quoi ?

ROBERT. Oui, qui quoi ?

BERNARD. Oui..., c'est lui qui veut en prendre un, maintenant !

JACQUELINE. Eh bien ! il le prendra après !

ROBERT, supérieur, ferme et calme. Non !

JACQUELINE. Comment ?

ROBERT. J'ai dit non !

JACQUELINE. Ah ça ! alors !...

BERNARD. Il a dit « non » ! Oui, oui ! Lui, d'abord !... C'est notre hôte

JACQUELINE. Vous pourriez me laisser votre place !

ROBERT. Non ! C'est chacun son tour !

JACQUELINE. Eh bien ! il est galant, ton ami ! C'est un vrai plaisir !

BERNARD. Mais non, écoute...

JACQUELINE. Rien ! Ah ! là là !

(Et elle sort face cour en claquant la porte.)

ROBERT. Et j'ai l'air de quoi, moi, hein ? D'un gougnafier !

BERNARD. Je n'y peux rien...

(Janet sort de la salle de bains avec un bonnet de bain.)

JANET. Je me sens beaucoup mieux maintenant, Bernard chéri !

ROBERT. Eh bien ! vous avez de la chance !

JANET, elle s'approche de Bernard. Tu viens, mon amour ?

BERNARD, se dégageant. Tout de suite, mon trésor, tout de suite...

JANET. Ne me fais pas trop attendre, parce que sans ça, je m'endormirais.

BERNARD. Mais non, mais non !

JANET. J'ai eu une journée fatigante depuis ce matin tu sais !

BERNARD. Et moi, donc !

ROBERT. Ah ça !... Et elle n'est pas finie !

JANET. Tu as encore à faire ?

BERNARD. Oui..., oui..., quelques petites choses.

JANET. Ah! bon... Pas trop longtemps, hein?

BERNARD. Mais non!

(Janet l'embrasse.)

JANET. Bonne nuit, dear Robert!

ROBERT et BERNARD. Bonne nuit, bonne nuit...

JANET. A tout de suite!

BERNARD. C'est ça!

(Elle sort troisième chambre.)

ROBERT. Ces Américaines sortant du bain, c'est quelle chose!

BERNARD. Oui, elle est spéciale!

ROBERT. Ça! Mais elle est très bien... Ton Allemande n'est pas mal non plus!... Elle me plaît beaucoup, ton Allemande!

BERNARD. Oui? Personnellement, moi, je préfère Jacqueline!

ROBERT. Elle est gentille aussi... Ça, tu as su les choisir, il n'y a pas à dire... Ah! Eh bien! dis donc, j'y pense!... Elle peut aller se baigner maintenant, la voie est libre... Je commence à m'habituer à ce va-et-vient!...

BERNARD. Pas moi!

ROBERT. Allez, va la chercher. Ça m'embêterait qu'elle croie que je ne veux pas lui céder mon tour de baignoire.

BERNARD. Vas-y, toi. Je regarde si rien ne traîne.

(Il va vers la salle de bains. Robert, vers la porte face cour, frappe et ouvre.)

VOIX DE JACQUELINE. Qu'est-ce que c'est?

ROBERT. C'est moi, Robert!

VOIX DE JACQUELINE. Qu'est-ce que vous voulez?

ROBERT. Vous offrir mon tour de baignoire.

VOIX DE JACQUELINE. Inutile!

BERNARD. Tout est en ordre!

ROBERT. Tout est en ordre. (Se reprenant.) Venez, Jacqueline!

JACQUELINE, sortant. Vous êtes un grossier personnage!

ROBERT. Moi?

BERNARD. Mais non... Ecoute..., on a voulu te faire une blague!... C'est moi qui l'ai poussé à te dire qu'il voulait se baigner pour voir comment tu réagirais!

JACQUELINE. Eh bien! tu as vu!...

BERNARD. Mais oui... Je t'adore... Là, tu es contente?

ROBERT. Oui... Si on ne peut plus plaisanter...

JACQUELINE. Il fallait me dire qu'il s'agissait d'une plaisanterie, alors, j'aurais compris...

ROBERT, riant, nerveux, au-dessus du ton. Oui..., oui... Mais pour nous, alors, ça n'aurait plus été drôle! Parce que vous ne vous seriez pas énervée.

JACQUELINE. Parce que ça vous amuse de me voir m'énervé? (A Bernard.) Tu t'amuses à énerver ta fiancée?

BERNARD, même jeu que Robert. Mais non, mais non. C'est lui qui m'amuse!

JACQUELINE. Ne dis pas non, voyons!

ROBERT. Je vous fais toutes mes excuses!

BERNARD. Et je te demande pardon, là!

JACQUELINE. Embrasse-moi, alors!

BERNARD. Voilà!

(Il l'embrasse vite.)

JACQUELINE. Tu sais, Bernard, il faut que tu m'épouses!

BERNARD. Mais oui... C'est entendu!

JACQUELINE, à Robert. N'est-ce pas, qu'il faut?

ROBERT. Ah! oui, sûrement. Ça, vous êtes charmants, et il ne vous mérite pas!

JACQUELINE. Enfin, vous, si vous étiez à la place de Bernard, vous m'épouseriez tout de suite?

ROBERT. Ah! oui, tout de suite? Je n'aurais même pas attendu.

JACQUELINE. Tiens, tu vois? Ton ami, lui, au moins il m'aurait déjà épousée!

BERNARD, à Robert. De quoi te mêles-tu?

ROBERT. Mais de rien! Elle me demande mon avis; je lui réponds. Je peux tout de même avoir un avis, non?

JACQUELINE. Parce que je vais te dire, Bernard: il y a une chose que tu ne vois pas!

BERNARD. Ah! oui? Quoi donc?

JACQUELINE. C'est que tu es fait pour le mariage.

BERNARD. Moi?

JACQUELINE. Oui! Tu as horreur des complications. Tu aimes les situations nettes. Tu es casanier, sans histoires. Tu es beaucoup trop nerveux pour supporter des histoires, d'ailleurs!

ROBERT. C'est vrai... C'est tout à fait toi!

BERNARD. Tu trouves?

ROBERT. Pas toi?

BERNARD. Si, si..., peut-être...

JACQUELINE. Tu vois bien! Tu le dis toi-même. Oh! je te connais, va!... Tu es le type d'homme... seule femme! Tu es le prototype du mari parfait!

ROBERT. N'exagérons rien!

BERNARD. Oui, tu me flattes!

JACQUELINE. Mais non! Et je vais te dire pourquoi tu hésites à m'épouser.

BERNARD. Ah! oui?

JACQUELINE. Oui! Parce que tu es honnête et scrupuleux! Tu veux être tout à fait sûr de pouvoir me rendre heureuse! Voilà! Ce n'est pas ça?

BERNARD. Ah! si, si! Ça, je dois dire que pour être psychologue, ça!

ROBERT. Ça, elle est psychologue! C'est prodigieux!

JACQUELINE. Ce n'est pas pour rien que je suis française! Alors, quand?

BERNARD. Quand quoi?

JACQUELINE. Quand est-ce qu'on se marie?

BERNARD. Ah! Eh bien! bientôt, bientôt! Attendons encore un peu...

JACQUELINE. Tu vois? Qu'est-ce que je te disais? Scrupuleux, va! (Elle l'embrasse.) Scrupuleux que j'adore. Tu verras comme nous serons heureux...

BERNARD. Mais on l'est déjà!

JACQUELINE. Quand nous serons mariés, ce sera tout à fait différent. Tu verras!

(Elle sort salle de bains.)

ROBERT. Ah ça! sûrement!

BERNARD. Ah! des journées comme aujourd'hui, ça me tue! Et toi, tu es là tout à fait décontracté... Presque anormal!

ROBERT. Non. C'est le signe d'un bel équilibre nerveux, voilà tout. Et puis, il doit bien y avoir un bon Dieu pour se sortir d'une situation pareille, quoi que en ce qui concerne ce harem, moi, à ta place, je compterais plutôt sur Mahomet... Il a l'habitude de ces choses-là, lui! (Voyant Judith entrer par le fond.) Et il faut qu'il se manifeste maintenant!

BERNARD. Pourquoi ?

ROBERT. Regarde.

BERNARD, *se retournant*. Oh ! là ! C'est toi ?

JUDITH. Oui, tu vois !

BERNARD. Bon ! bon ! Eh bien ! viens, mon chéri !

(Il l'entraîne vers la porte face jardin.)

JUDITH. Non ! Il faut que je te parle !

ROBERT. Oui, oui ! Eh bien ! c'est ça ! Là, vous serez tranquilles !

BERNARD. Oui ! Viens !

JUDITH. Non !

BERNARD. Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as l'air toute drôle !

ROBERT. C'est vrai, oui. Vous n'êtes pas bien ?

JUDITH. Pas très bien, non.

BERNARD. Mais qu'est-ce qu'il y a, mon chéri ?

ROBERT. Allez donc vous reposer !

BERNARD. Oui ! Viens !

JUDITH. Non ! Laisse-moi ! Je suis malhonnête, Bernard !

BERNARD. Toi ? Malhonnête ? Qu'est-ce que c'est que ces idées ? *(A Robert.)* Dis-lui qu'elle n'est pas malhonnête, voyons !

JUDITH. Si, je suis malhonnête et je ne peux pas continuer à vivre comme ça.

BERNARD. Mais voyons ! Il n'y a pas plus honnête que toi !

ROBERT. Ça, c'est vrai !

JUDITH, *à Robert*. Vous, ne vous mêlez pas de ça !

ROBERT. Moi ?

JUDITH, *agressive*. Oui ! C'est à cause de vous que je suis malhonnête !

ROBERT. A cause de moi ?

BERNARD. A cause de lui ?

JUDITH. Oui, Bernard ! Ton ami me plaît !

BERNARD. Lui ?

ROBERT. Moi ? Mais...

JUDITH. Oui, vous ! *(A Bernard.)* Il fallait que je te le dise.

BERNARD. Eh bien ! c'est parfait ! A moi aussi, il me plaît ! C'est un ami épatant.

JUDITH. Oui. Mais à moi, il me plaît autrement qu'à toi.

BERNARD. Autrement ? Explique-toi !

JUDITH. Lui, il me plaît plus que toi, maintenant.

ROBERT. Mais je suis absolument...

JUDITH. Taisez-vous. Vous ne savez rien...

BERNARD. Oui, tais-toi ! Ne te mêle pas de ça !

ROBERT. Mais c'est que ça a l'air de me concerner...

JUDITH. Je ne peux plus être ta fiancée, maintenant que je l'ai embrassé !

BERNARD, *à Robert*. Tu l'as embrassée ?

ROBERT. Oui... C'est-à-dire que...

JUDITH. Oui ! Vous m'avez embrassée et je vous ai embrassé !

ROBERT. Mais, c'est-à-dire que...

BERNARD. Oui, enfin, vous vous êtes embrassés ! Et sans même l'avoir emmenée à la campagne !

JUDITH. Si, il a voulu m'emmener. Mais, même si j'étais sortie avec lui, ça n'aurait rien changé. Nous nous sommes embrassés ici. Ici ou dehors, c'est la même chose... Et je crois que je l'aime.

ROBERT. Moi ? Vous m'aimez ?

JUDITH, *idem*. Oui !

BERNARD. Tu aimes ce provincial ?

ROBERT. Dis donc !

JUDITH, *idem*. Oui, Bernard... Pardonne-moi, mais je ne peux plus être ta petite fiancée d'outre-Rhin, maintenant. Tu comprends, n'est-ce pas ?

BERNARD. Eh bien ! c'est un peu brusque... *(A Robert.)* Tu exagères quand même...

ROBERT. Ce n'est pas de ma faute...

JUDITH, *idem*. C'est vrai. Je l'ai embrassé parce que je croyais que c'était toi..., de dos... et après, c'est lui qui a voulu.

ROBERT. C'est vrai !

JUDITH. Et ça m'a plu... Et je l'aime, Bernard !...

BERNARD. Bon, bon... Et toi ? Tu l'aimes ?

ROBERT. Ça, elle me plaît beaucoup !...

JUDITH, *radieuse*. C'est vrai ?

ROBERT. Oui..

BERNARD. Alors, dans ces conditions... Je ne vais pas être un obstacle !

JUDITH, *sautant au cou de Bernard*. Oh ! merci, Bernard, merci !

BERNARD. Il n'y a pas de quoi ! Il n'y a pas de quoi ! Il n'y a pas de quoi !...

JUDITH. Ça ne te fait pas trop de peine ?

BERNARD. Si, bien sûr... Mais qu'est-ce que tu veux y faire ? Embrassez-vous ! Ça me consolera...

JUDITH, *dans les bras de Robert*. Oh ! Robert !

ROBERT. Ma petite Judith !

JACQUELINE, *sortant de la salle de bains*. Ça y est... Oh ! pardon !...

BERNARD. Oh ! là là !

JUDITH, *à Robert*. Qui est-ce ?

JACQUELINE, *à Bernard*. Qui est-ce ?

BERNARD. Qui est-ce ? Qui est-ce ? Qui est-ce ?... Eh bien !... je... je... je te présente la fiancée de mon ami Robert... C'est SA fiancée... Hein, mon vieux ?

ROBERT. Oui..., oui...

JUDITH. Oh ! Robert !

JACQUELINE. Je vous félicite, Robert !

JUDITH. Ah ! Mademoiselle ! Si vous saviez comme je suis heureuse !...

JACQUELINE. Eh bien ! j'en suis ravie pour vous, Mademoiselle... Je vois que vous volez aussi...

JUDITH. Moi ?

JACQUELINE. Oui..., à la Lufthansa.

JUDITH. Oui..., oui..., c'est ça...

JACQUELINE. Je vole également..., à Air France

JUDITH. Pas possible ?

JACQUELINE. Oui.

JUDITH. Je suis enchantée de faire votre connaissance.

JACQUELINE, *mondaine, en lui serrant la main*. Vous êtes en escale ?

JUDITH, *idem*. Oui, je suis en escale ! Et vous ?

JACQUELINE. Moi aussi ! Nous sommes concœurs en quelque sorte, alors...

BERNARD. Ça, sûrement !

ROBERT. Sûrement !
JACQUELINE. Alors ? Qu'est-ce qui vous amène ici à cette heure de la nuit ?
JUDITH. Mais je suis...
ROBERT. Voilà... Voilà... Judith est fiancée avec moi ! Alors, comme je suis là..., elle est venue me voir... N'est-ce pas ?
BERNARD. C'est tout à fait ça.
JUDITH. Ah ! non ! Pas tout à fait ! Robert...
BERNARD. Oui, oui..., enfin..., à quelques détails près..., peu importe !
JACQUELINE. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous étiez fiancé ?
ROBERT. Heu !... Moi ?
JACQUELINE. Vous êtes un cachottier !
JUDITH. C'est parce que ça vient de se faire !
ROBERT. Oui..., oui... A l'instant !...
BERNARD. A l'instant !
JACQUELINE. Vous avez été vite ! Le temps que j'entre dans la salle de bains, que je me baigne, et hop ! vous voilà fiancés ?
BERNARD. Eh ! oui..., tu vois ! Et hop !
ROBERT. Et hop ! Oui... Voilà !
BERNARD. C'est un séducteur !
JACQUELINE. Et où est-ce que vous avez rencontré ce séducteur, Mademoiselle ?
JUDITH. Ici.
JACQUELINE. Ah ! Ici ? En somme, vous êtes venue voir votre fiancé ici, au milieu de la nuit, sans savoir qu'il y serait puisque vous ne le connaissiez pas, c'est ça ?
JUDITH. Ce n'est pas exactement ça ! C'est à cause d'un baiser par erreur que...
BERNARD. Oui... Bon... Eh bien ! ça va comme ça ! Vous vous raconterez votre vie une autre fois ! Moi, je ne vois qu'une chose, c'est qu'ils s'aiment, ces deux-là. N'allons pas chercher à savoir pourquoi ! On n'en finirait pas !
JACQUELINE. Bon ! Eh bien ! encore tous mes compliments, et tous mes vœux de bonheur !
JUDITH. Merci, Mademoiselle... Et pour vous aussi !
JACQUELINE. Oh ! moi... Je suis déjà comblée... (A Bernard, vers lui.) N'est-ce pas, chéri ?
BERNARD. Mais oui..., oui..., naturellement !
JUDITH. Comment ?
JACQUELINE. J'ai autant de chance que vous... Bernard est mon fiancé !
JUDITH. Quoi ?
BERNARD. Oui..., enfin..., c'est-à-dire que c'est assez compliqué à expliquer.
ROBERT. Oui, assez..., et il est déjà tard !
JUDITH. Vous êtes la fiancée de Bernard ?
JUDITH. Oui... Naturellement !
ROBERT. Oh ! là là ! Ce n'est pas la peine de discuter de ça...
BERNARD, à Judith, volubile. Oui, n'est-ce pas..., justement..., je voulais te dire que moi aussi, dès que je vous ai vus..., j'ai eu l'impression que vous vous plaisiez tous les deux...
JUDITH. Mais tu ne pouvais pas le savoir !
JACQUELINE. Et puis je ne vois pas en quoi ça te concerne, qu'ils se plaisent ou non !
ROBERT. Ah ! il se mêle toujours de tout !

JUDITH. Je vous demande bien pardon, mais ce n'est pas exact ! J'étais la fiancée de Bernard avant de...
JACQUELINE. Comment ?
BERNARD. Attends ! Laisse-moi t'expliquer. J'étais fiancé avec elle, avant de l'être avec toi.
JACQUELINE. Ah ! oui ? Et alors ?
BERNARD. Alors... alors... alors... alors ? Je me doutais qu'elle aimait mon ami Robert...
ROBERT. Oui, voilà...
JUDITH. Mais je ne le connaissais pas avant, et c'est seulement après que...
BERNARD. Il n'y a pas d'« avant » et d'« après »... Le passé est le passé !... Et il y a un fait... Un seul... Tu l'aimes !... Et ça, je l'avais deviné, tu comprends ?... (A Jacqueline.) Alors, je me suis fiancé avec elle... (A Judith.) Enfin, avec Jacqueline ! (A Jacqueline.) Enfin, avec toi. (A Judith.) Pour ne pas être plaqué par toi... (A Jacqueline.) Enfin, par elle !...
JACQUELINE. Je ne comprends pas...
BERNARD. C'est pourtant clair !
ROBERT. Ah ça ! Limpide !
JUDITH. Et moi qui étais assez bête pour avoir des remords !... Toujours ma franchise idiote... Alors que tu étais fiancé avec...
JACQUELINE. Mais Bernard a toujours été mon fiancé à moi... Enfin, je suppose !... Ou alors, tu es un menteur !
BERNARD. Moi ? Moi ? Un menteur ? (A Robert.) Enfin, toi, dis-lui ! Est-ce que je suis un menteur ?
ROBERT. Quelle question !
BERNARD. Ah ! tu vois bien ? C'est mon meilleur ami qui parle... Il me connaît, lui, et il sait...
JACQUELINE. Je n'y comprends rien !
BERNARD. C'est très simple !
JUDITH. Alors explique-toi !
BERNARD. Il n'y a rien à expliquer... Il y a à répondre par oui ou par non ! (A Judith.) Tu es fiancée avec Robert ?
JUDITH. Euh !... Oui...
BERNARD. Bon. (A Robert.) Tu es fiancé avec Judith ?
ROBERT. Euh ! c'est-à-dire que...
BERNARD. Oui ou non ?
ROBERT. Oui !
BERNARD. Ah ! bon. Alors ? Qu'est-ce qui reste ? (A Jacqueline.) Tu es fiancée avec moi ?
JACQUELINE. Oui !... Non ?
BERNARD. Oui !... Si ! Alors qu'est-ce que vous voulez de plus ? (Se désignant.) Je suis fiancé. (A Jacqueline.) Tu es fiancée. Nous sommes fiancés. (Désignant Robert et Judith.) Ils sont fiancés ! Un point c'est tout ! (Berthe entre.)
BERNARD, dans le même mouvement très rapide que précédemment. Qu'est-ce que vous voulez encore, vous ?
BERTHE. Il faut que je parle à Monsieur !
BERNARD. Bon. Eh bien ! demain !
BERTHE. Non, Monsieur ; tout de suite !
BERNARD. Demain !
JACQUELINE. Oh ! viens, chéri... Tu ne vas pas discuter avec Berthe à cette heure-ci !
BERTHE. Oh ! que si, Mademoiselle. (Réalisant. De Jacqueline à Judith et de Judith à Jacqueline.) Ces demoiselles se connaissent ?

BERNARD. Vous voyez bien ! Elles font connaissance.
(Montrant Judith.) Je vous présente la fiancée de
mon ami Robert. C'est SA fiancée !

ROBERT. Oui ! C'est MA fiancée !

BERTHE, à Robert. Ah ! bon ? Mes compliments,
Monsieur !

ROBERT. Merci !...

BERNARD, désignant Jacqueline. Et je vous présente...

BERTHE. Je sais, je sais, je sais ! (Et elle sort, écaillée.)

BERNARD. Oui, c'est vrai ! Où ai-je la tête ?

JACQUELINE. Tu viens, Bernard ? Je tombe de som-
meil !

BERNARD. Oui, tout de suite !

JUDITH. Vous viendrez me dire bonsoir, mon fiancé ?

ROBERT. Mais oui, oui, bien sûr !

JACQUELINE. Alors, bonsoir, mademoiselle !

JUDITH. Bonsoir, à demain !

JACQUELINE. Oui, à demain !

(Et elles sortent, Jacqueline face cour, Judith face
jardin. Robert s'assied chaise face jardin. Bernard
(chaise face cour. Ils se regardent, boivent.)

ROBERT. J'ai eu chaud !

BERNARD. Mais on ne s'en est pas trop mal tirés !

BERTHE, entrant avec son manteau, une valise et un
sac écossais. Monsieur !

BERNARD. Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez encore ?

BERTHE. J'ai réfléchi, Monsieur. Je voudrais mon
compte !

BERNARD. Quoi ?

ROBERT. Mais qu'est-ce que c'est que ce sac ?

BERTHE. C'est à moi, Monsieur ! Les restes du passé
de Monsieur ! Une compagnie écossaise !

ROBERT. Ah ! oui, en effet !

BERNARD. Oui, enfin, passons ! Qu'est-ce que vous
voulez, alors ?

BERTHE. Je voudrais mon compte, Monsieur !

BERNARD. Ce n'est pas le moment !...

BERTHE. Si, Monsieur, justement !

BERNARD. A cette heure-ci ? Pourquoi ?

BERTHE. Parce que je m'en vais, Monsieur !

BERNARD. Comment ça ?

BERTHE. Monsieur, l'ami de Monsieur, se rend par-
faitement compte qu'ici je laisserai ma santé...

ROBERT. Ah ! non, non, pas maintenant, les jéré-
miades !...

BERTHE. Mais, Monsieur...

ROBERT. Voulez-vous ficher le camp !

BERTHE. Mais, Monsieur...

BERNARD. Faites ce qu'il vous dit ! Filez !

BERTHE. Mais c'est bien ce que je fais, Monsieur !

ROBERT, plus fort. Fichez le camp dans votre chambre !

BERTHE. Non Monsieur ! Je regrette... Je n'ai qu'une
vie et j'y tiens ! Mes nerfs ne résisteront pas !

BERNARD. Restez ! Et je vous augmenterai !

BERTHE. De combien, Monsieur ?

BERNARD. On verra... plus tard !

BERTHE. Au moins vingt pour cent, alors ?

BERNARD. Oui, bon... C'est d'accord... Mais restez !

BERTHE. Quoique... même avec vingt pour cent d'aug-
mentation, ici, ce n'est pas une vie pour une
bonne !

ROBERT. Mais c'est fini, la vie change !

BERTHE. Trois femmes, Monsieur, c'est trop dans un
ménage !

BERNARD. Mais c'est fini, je vous dis. (Montrant
Robert.) Il vient de m'en prendre une !

BERTHE. Ah ! bon ! Mais deux, c'est encore trop !

JANET, sortant de la troisième chambre. Tu viens,
Bernard darling ?

BERNARD. Tout de suite, tout de suite !

BERTHE. Et on attend encore Monsieur... (Vague signe
vers la chambre face cour.) là !

BERNARD. Vous, ça va, ça va... Je vais m'arranger.

JANET. Je t'attends... Laisse ton ami Robert se cou-
cher...

BERNARD. Oui !

BERTHE. Ah ! à propos, Mademoiselle, il y avait une
lettre pour vous !

JANET. Pour moi ?

BERTHE. Oui ! la voilà.

(Elle lui tend la lettre que Janet prend et lit.)

BERNARD. Tu la liras dans la chambre !

JANET. Mais non !

ROBERT. Mais si, mais si... Allez donc dans votre
chambre !

JANET, lisant. Oh ! dear, dear...

BERNARD. Quoi ?

JANET. Je ne peux pas te le dire !

BERNARD. Je veux savoir ! Je suis ton fiancé !...

BERTHE. Contrairement à ce que me disait Monsieur,
je vois que ça continue dare dare comme avant !

BERNARD. Mais non !

BERTHE. Si, Monsieur ! Moi, je m'en vais !

BERNARD et ROBERT. Restez là !

JANET. Oh ! oh ! c'est merveilleux !

BERNARD. Quoi ?

JANET. Bernard, je suis amoureuse !...

BERNARD, satisfait. Oui, je sais !

JANET. Non... plus de toi ! Toi, je t'aime... beaucoup...
mais ça ne peut pas durer comme ça... Je pars !

BERTHE. Vous partez ?...

JANET. Oui !

BERTHE. Alors, je reste !

ROBERT. Ça, c'est la débâcle !

JANET. Oui, j'ai rencontré il y a un an, sur la ligne
New York - Mexico, un homme qui voulait devenir
milliardaire avant de m'épouser. Il est riche main-
tenant, et il m'attend là-bas !

ROBERT. Bon ! Moi, je vous laisse !

BERTHE. Moi aussi.

BERNARD. Mais non ! Restez !... Alors, tu avais deux
hommes à la fois, dans ta vie ?

Nous avons appris avec plaisir que René
de Obaldia venait de recevoir le prix des
critiques dramatiques, prix des « U », pour
Genousie (publiée dans notre N° 230). Rap-
pelons à cette occasion que vient de
paraître dans la nouvelle collection L'Avant-
Scène, aux Editions Julliard, Sept Impromptus
à loisir, de René de Obaldia.

(En vente chez les libraires : 9 NF)

JANET. Non, pas deux, trois! J'ai encore un autre fiancé, à Los Angeles, mais maintenant, je vais le laisser tomber!

BERTHE. Eh bien! en voilà, une bonne chose!

JANET. Je suis à celui qui épouse le plus vite!

BERNARD. Enfin, tu ne vas pas t'en aller comme ça tout de suite... Ce n'est pas aussi simple...

JANET. Si, très simple! Il y a un Boeing qui part à 24 heures, heure locale. Je demanderai à prendre la place d'une amie et, à l'arrivée, je démissionne des hôteses. Je suis faite pour une vie bourgeoise, moi, une vie d'intérieur! Désolée, Bernard! (*Elle sort rapidement troisième chambre.*)

BERNARD. Ça, alors!

ROBERT. C'est la grande débâcle!

BERTHE. Alors, c'est bien entendu? Monsieur n'a plus qu'une seule fiancée? Mademoiselle Jacqueline?

BERNARD. Vous voyez bien!

BERTHE, à Robert. Vous, vous prenez bien l'Allemande, hein?

ROBERT. Oui.

BERTHE. Bon. Alors je reste! Et avec vingt pour cent d'augmentation, ici, ça va être enfin une vie pour une bonne!

(*Et elle sort avec son sac et sa valise. Robert rit.*)

BERNARD. Tu trouves ça drôle?

ROBERT. Oui... enfin... Tu arrives par la force des choses à la solution de la femme unique!

BERNARD. Ah! oui... C'est vrai! Très franchement, dans le fond, ça me soulage!

JACQUELINE, sortant de la face cour. Bernard! J'attends que tu viennes me dire bonsoir!

BERNARD. Tout de suite, tout de suite!

JACQUELINE. Il est tard, chéri! (*Elle ressort.*)

ROBERT. Elle est merveilleuse!

BERNARD. Ah ça! J'aimais beaucoup les deux autres, remarque, mais celle-là je l'adore!

JANET, sortant troisième chambre. Voilà, Bernard darling! Je suis prête. Je penserai à toi, de temps en temps. (*A Robert.*) Au revoir, monsieur!

ROBERT. Au revoir, mademoiselle!

JANET, l'embrassant sur la bouche. J'ai été très heureuse de faire votre connaissance.

BERNARD. Comment, tu l'embrasses... aussi?

JANET. Mais nous nous sommes très bien embrassés... toute la soirée!

BERNARD. Ça alors, c'est formidable! Enfin, c'est le comble! Alors, dès que j'ai le dos tourné...

JANET. C'était de la technique pure!

ROBERT. Tu vois bien? De l'exercice!

JANET. Bon! (*Les regardant.*) Alors, au revoir, mes deux petits Français! (*Et elle sort vite.*)

ROBERT, serrant la main de Bernard, riant. Mes condoléances!...

BERNARD. Idiot!...

ROBERT. Ça doit te faire quelque chose, de voir s'envoler toutes tes femmes comme ça, les unes après les autres.

(*Tandis que le téléphone sonne.*)

BERNARD. Pardon! (*Décrochant.*) Allô?... Oui, c'est moi!... Ah! c'est toi? (*A Robert.*) C'est mon ami d'Orly...

ROBERT. Alors, raccroche!

BERNARD, au téléphone. Non... non... merci... Tu es gentil d'avoir pensé à moi... Mais ça ne m'intéresse plus! Je me marie... Si! Si!... Quoi?... Elle fait Paris-Bombay-Karachi? Non! Merci!... Mais non, je t'assure!... Même si c'est une Hindoue!... Non, vraiment, ça m'est égal... qu'elle ait teint bronzé et les yeux bleus!... Mais non... je te dis... même si elle a un petit point rouge entre les sourcils... je m'en fiche...

ROBERT. Quoi? Prends les renseignements!

BERNARD. Quoi?

ROBERT. Prends les renseignements... je te dis...

BERNARD. Allô!... ne quitte pas! (*A Robert.*) Mais enfin... tu es fou? Tu ne vas pas faire comme moi?

ROBERT. Pourquoi pas? Une Hindoue? Avec un petit point rouge entre les sourcils? Mais je ne vais pas laisser passer une occasion pareille! Allez, prends les renseignements, je te dis!

BERNARD. Enfin, réfléchis!

ROBERT. C'est tout réfléchi! Allez!

BERNARD. C'est insensé! (*Au téléphone.*) Allô!... Tu es là?... Bon... Ce serait pour un ami... C'est possible?... Bon, je te le passe... (*Il passe le récepteur à Robert.*) Tiens! (*Il prend le livre des fuseaux horaires et le lui tend.*) « Les fuseaux horaires »... (*Et il sort 3^e plan jardin.*)

ROBERT. Merci... (*Au téléphone.*) Allô! C'est moi, l'ami!... Bonjour, monsieur!... Alors, dites-moi... Où est-ce qu'on peut rencontrer cette Hindoue?... Ah! bon? Vous avez aussi une Italienne?... et une Anglaise?... Bien... bien... Attendez, je vais noter les adresses...

(*Judith entre de la face jardin.*)

Une seconde; ne quittez pas. (*A Judith.*) Tout de suite!

JUDITH. Robert... Vous savez que je vous attends!

ROBERT, sans lâcher le récepteur ni le livre. Ah? bon!

JUDITH. Oui! Parce que je voulais vous dire que maintenant que je vous ai rencontré, je ne pourrai plus jamais m'endormir sans que vous m'avez souhaité une bonne nuit!

ROBERT. Ah! bon!

JUDITH. Oui! Comme je ne pourrai plus jamais me réveiller heureuse si ce ne sont pas vos yeux noisette qui me disent: « Bonjour »!

ROBERT. Ah! bon!

JUDITH. Alors, depuis ce soir, je commence à vous attendre... pour m'endormir! (*Elle ressort.*)

ROBERT, regardant sa porte. Ah! bon? Ah! bon? (*Réalisant qu'il tient toujours le téléphone.*) Allô!... Vous êtes encore là?... Oui? Dites-moi... Mademoiselle... comment?... Les adresses? Ah! non, non! Ça ne m'intéresse plus... plus du tout... Excusez-moi... je viens de trouver beaucoup mieux que tout ça... Toutes les femmes de tous les pays en une seule!... Oui! N'est-ce pas que c'est merveilleux?... Merci... Dites-moi... Alors je voulais vous demander... Est-ce que vous pourriez me rendre un service... oui?... Allô! Allô! Ne coupez pas!... Ah! zut! On est coupés!

(*Il raccroche au moment où Bernard rentre, une bouteille de champagne dans chaque main.*)

BERNARD. Alors? Ça marche?

ROBERT, au-dessus du ton. Ça marche Ah? Si ça marche? Tu penses. C'est formidable! J'ai déjà une Hindoue, une Italienne, une Anglaise, peut-être même une Russe!...

BERNARD. Une Russe? Ah! c'est rare! Enfin, tu fais ce que tu veux... mais je te vois mal parti!...

ROBERT. Non, mon vieux! Ton truc est sensationnel!

BERNARD. Non! Le truc sensationnel, c'est moi qui viens de le trouver! Une seule femme. Ça, c'est le bonheur!

ROBERT. Chacun son avis!

BERNARD. Comme tu voudras! Mais moi, en attendant, comme je vais fêter mes fiançailles avec Jacqueline, j'ai pensé à toi! *(Il lui tend une bouteille.)* Tiens! Bonsoir, mon vieux!

ROBERT. Merci mon vieux! Bonsoir!

(Ils se dirigent chacun vers une porte, Robert vers la porte face cour et Bernard vers la porte face jardin. Arrivés devant les portes ils s'aperçoivent de leur erreur, se retournent, se regardent, se disent ensemble « Oh! pardon! », reviennent, se croisent et vont sortir au moment où le téléphone resonance. A Bernard qui allait sortir face cour.)

Laisse, laisse. C'est pour moi... Ce sont les adresses.

BERNARD. Ah! bon! *(Et il sort.)*

ROBERT, au téléphone. Allô!... Ah! c'est vous... Oui, nous avons été coupés. C'est gentil de m'avoir rappelé... Oui... voilà... Est-ce que vous pourriez me retenir deux places pour demain? Pour Aix-la-Chapelle. Vous pouvez? C'est très aimable. Le Boeing? Qu'est-ce que c'est que ça? Ah! c'est un avion! Eh bien! c'est parfait, alors... Le Boeing qui décolle à 10 heures? Nous y serons. Merci encore... et bonsoir, monsieur!

(Il raccroche au moment où Judith entre.)

JUDITH. Mais à qui est-ce que vous téléphonez si longtemps, Robert chéri?

ROBERT. Eh bien! mais... je prenais rendez-vous pour nous... justement.

JUDITH. Avec qui?

ROBERT. Mais avec... Charlemagne, bien sûr! *(Il l'entraîne vers la porte face jardin.)*

JUDITH. Où allez-vous?

ROBERT. Mais...

JUDITH. Attendez... *(Elle sort.)*

ROBERT. Oui, ma petite Judith!

JUDITH, rentrant en tenant un grand oreiller. Alors, dites-le-moi!

ROBERT. Quoi donc?

JUDITH. « Bonsoir »!

ROBERT. Bonsoir!

(Il l'embrasse sur le front, elle lui met l'oreiller dans les bras et elle ressort.)

(Robert sourit en regardant l'oreiller qu'il tient, et s'éloigne à reculons sans quitter des yeux la porte de Judith. A ce moment-là, la porte face cour s'ouvre et Bernard entre à reculons en tenant un oreiller dans les bras. Jacqueline sort après lui en disant):

JACQUELINE. L'amour est une chose sérieuse, chéri... Il faut y réfléchir, maintenant que nous allons nous marier!

(Elle ressort et referme la porte après l'avoir embrassé légèrement. Bernard et Robert ont reculé et se trouvent devant le praticable au milieu de la scène, et dos à dos. Ils se retournent, se voient... identiques... s'asseyent en riant sur les marches.)

BERNARD. Mais alors? Toi aussi?

ROBERT. Tu vois bien!

BERNARD, très gentiment. Mon vieux Robert!...

ROBERT, très gentiment. Mon vieux Bernard!...

BERNARD, plus fort. Mon vieux Robert!...

ROBERT, plus fort. Mon vieux Bernard!...

BERNARD et ROBERT, ensemble et à coups d'oreillers. Sacré Robert!... Sacré Bernard!...

(Et le

RIDEAU

descend sur leur joie.)

L'AVANT-SCÈNE DU CINÉMA

- le 15 de chaque mois (2 NF 50)
- la seule revue publiant découpages et dialogues intégraux
- 10 à 18 pages de photographies

1

(15 février)

LE PASSAGE DU RHIN, dernier film d'André Cayatte
NUIT ET BROUILLARD, d'Alain Resnais, texte de Jean Cayrol
LE CHANT DU STYRENE, d'Alain Resnais, texte de Raymond Queneau
... ET L'ACTUALITE CINEMATOGRAPHIQUE

2

(15 mars)

LES AMANTS, de Louis Malle - Louise de Vilmorin
LES PRIMITIFS DU XIII^e, de Pierre Guilbaud - Jacques Prévert
X, Y, Z, de Philippe Lifchitz
... ET L'ACTUALITE CINEMATOGRAPHIQUE

Dans les numéros suivants :

(15 du mois)

LA PRINCESSE DE CLEVES, LA PROIE POUR L'OMBRE, LA VERITE,
des films de François Truffaut, Agnès Varda, Jacques Prévert,
Chris Marker, Eric Rohmer Alexandre Astruc, Pierre Kast,
Jacques Doniol-Valcroze, Philippe Lifchitz, Jean Cocteau...
... ET L'ACTUALITE CINEMATOGRAPHIQUE

ABONNEMENT 1 AN (11 numéros) : 22 N.F. (ETRANGER : 26 N.F.)
L'AVANT-SCENE, 27, rue Saint-André-des-Arts, PARIS (VI^e) — C. C. P. Paris 7353-00